ZOOM JAPON

ズーム

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 12 - juillet-août 2011

Manga
Les femmes sont là !

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Solidarité



Cela fait plus de trois mois que le nord-est de l'archipel a été frappé par une catastrophe naturelle majeure. Outre les nombreux morts et disparus, le séisme a obligé des milliers de personnes à quitter leur région d'origine. Ces événements tragiques ont toutefois donné lieu à un vaste mouvement de solidarité. *Zoom Japon* est allé enquêter dans le petit village de Katashina qui a accueilli près de 1000 personnes déplacées. On s'aperçoit que les femmes sont très actives dans tous ces efforts comme elles sont aussi en première ligne dans le secteur du manga, sujet principal de ce numéro double. Rendez-vous le 1er septembre pour de nouvelles découvertes. N'hésitez pas à réagir pour que nous améliorions notre magazine.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

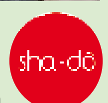
UN JOUR AU JAPON

Le 9 juin 2011, à Otsuchi-chô, préfecture d'Iwate



© Eric Rechsteiner/SHA-DO COLLECTIVE

Dans ce salon de coiffure improvisé, ce coiffeur bénévole prend une pause en attendant ses clients. Comme lui, d'autres personnes viennent régulièrement dans les centres où vivent encore de nombreuses personnes déplacées pour les aider à avoir une vie la plus proche de la normale.
Retrouvez d'autres photos du collectif Sha-dô sur www.shadocollective.com



510 000 **Le 24 juillet, le Japon basculera dans l'ère du tout numérique. Si les trois préfectures du nord-est de l'archipel frappées par le séisme ont obtenu une année de répit, le reste du pays passera au numérique. Mais 510 000 foyers, 1 % de l'ensemble, ne sont pas encore prêts.**

Couverture : Dans une librairie de Shinjuku, à Tôkyô, juin 2011.

PATRIMOINE Hiraizumi adoubé par l'Unesco

La ville de Hiraizumi, dans la préfecture d'Iwate, postulait depuis 2001 pour une inscription de ses richesses culturelles - des temples bouddhistes et des jardins des XIe-XIIe siècles - à l'inventaire du Patrimoine mondial. Son message a été entendu puisque l'Unesco, après l'avoir rejeté en 2008, a finalement voté en sa faveur le 25 juin.

FUKUSHIMA Retrouver son chez soi

Un sondage de l'*Asahi Shimbun* réalisé auprès des personnes déplacées après la crise nucléaire montre que près de 80 % d'entre elles veulent rentrer chez elles. Mais l'inquiétude liée aux radiations est très forte. Sans surprise, 70 % des personnes interrogées se prononcent contre l'utilisation du nucléaire alors que 26 % y sont favorables.

SOCIÉTÉ Le malheur des uns, le bonheur des yakuza

Après avoir donné dans l'humanitaire, plusieurs groupes mafieux tentent de profiter de l'après-séisme.

Au lendemain du séisme et du tsunami qui ont dévasté le nord-est de l'archipel, une nouvelle a attiré l'attention de nombreux médias. On annonçait que plusieurs groupes mafieux allaient mettre la main à la poche pour aider les sinistrés. Ainsi l'Inagawa-kai, troisième organisation criminelle du pays, a envoyé 25 camions remplis de nourriture, boissons et lampes de poches dans les zones les plus touchées. Cet élan humanitaire est venu rappeler à quel point les familles mafieuses étaient des éléments constitutifs de la société japonaise et qu'à ce titre, comme la plupart des autres citoyens, elles se devaient de participer à l'effort de solidarité nationale. En regardant les images de ces camions pleins de ravitaillement dépêchés par des yakuza, on a fini par oublier que ces groupes sont avant tout des criminels et que leur objectif est aussi de profiter de la situation pour s'enrichir. Toutes les occasions sont bonnes, d'autant plus que la crise économique qui frappe l'archipel depuis le début des années 1990 a aussi touché les yakuza dont une partie des activités étaient liées à l'économie normale. Par ailleurs, la présence sur le territoire japonais de groupes mafieux venus de Chine ou de Russie leur a aussi posé problème. Voilà pourquoi, au sein de ces groupes bien organisés, on s'est dit qu'il était temps de profiter de la catastrophe du 11 mars pour se refaire un peu. Les autorités policières ont noté un renforcement de la présence de yakuza dans la région du Tôhoku. Cette fois, on ne parle plus de camions avec des vivres, mais d'individus dont la mission principale est de gagner des contrats pour le déblaiement des millions de tonnes de gravas qui jonchent le sol des zones sinistrées. Pour remporter les contrats, ils distribuent de l'argent aux sinistrés pour impressionner les autorités locales qui seront ainsi plus enclines à rendre la pareille le moment venu. Compte tenu de l'urgence de la situation, les responsables des municipalités concernées n'ont pas les moyens de contrôler tous ceux qui se présentent pour proposer leurs services. La police est elle aussi débordée. Au-delà de la question des gravas à traiter, le magazine *Shûkan Bunshun* rapportait, dans son édition du 9 juin, la présence de plusieurs membres de groupes mafieux parmi le personnel de la centrale de Fukushima-Daiichi dont la mission consiste à récolter le maximum d'informations à charge contre Tepco, la société en charge de la gestion du site nucléaire. L'objectif est ainsi de pouvoir "faire chanter" l'entreprise ou de la menacer de tout révéler lors de la prochaine assemblée générale des actionnaires si elle ne verse pas des compensations financières. La Sumiyoshi-kai, deuxième organisation criminelle du pays, serait très active à Fukushima. Le séisme pourrait donc bien servir les intérêts de ces groupes peu recommandables.

ODAIRA NAMIHEI

La catastrophe du 11 mars 2001 a généré 25 millions de tonnes de gravas à déblayer.

DR

SOLIDARITÉ **Katashina, le village modèle**

En accueillant quelque 1000 sinistrés, l'équivalent de 20 % de sa population, la petite cité a fait mieux que les grandes villes.

Sous un auvent fleuri face aux montagnes, OISHI Miwako regarde avec satisfaction sa dernière création. Fait de lianes et de branches recoltées dans la forêt, le panier est un cadeau pour l'auberge Yamato qui l'a accueillie il y a maintenant un mois. *"C'est ma façon de remercier la patronne pour tout ce qu'elle fait pour nous"*, explique-t-elle en souriant. Cette femme originaire de la ville de Minami-Sôma dans la préfecture de Fukushima a perdu sa maison lors du tsunami. Elle a été évacuée cinq jours après la catastrophe vers le village de Katashina. *"Un bus est venu nous chercher et nous avons fait 7 heures de route pour arriver ici, je n'avais jamais vu autant de neige de ma vie"*, s'exclame cette dame plus habituée à la plage qu'au climat rugueux de la montagne.

Voisine de Fukushima, la préfecture de Gunma est connue dans tout le Japon pour son parc national d'Oze, à cheval entre les deux régions. Mais cette fois-ci, c'est l'initiative du village de Katashina qui a attiré l'attention. Il a accueilli 920 réfugiés alors que le hameau ne compte que 5 000 âmes. Plus qu'une simple aide, les hôteliers de Katashina se sont mobilisés pour que les personnes venues de Minami-Sôma se sentent chez elles, comme à la maison. *"Le maire a décidé tout de suite d'utiliser les chambres vides après les annulations massives qui ont suivi le séisme. En accord avec le syndicat des hôteliers et la préfecture de Gunma, Katashina a débloqué un budget pour accueillir dans l'urgence 1000 personnes"*, raconte KUWABARA Mamoru, un des membres de l'équipe municipale. Le budget alloué est de 2500 yens par jour et par personne, avec trois repas et un logement dans des chambres individuelles, un luxe par rapport aux structures d'accueil publiques amenagées dans les écoles. *"J'ai changé trois fois de lieu avant d'arriver à l'auberge Yamato, et je m'y sens très bien"*, lance Mme OISHI. BANBA Katsuyuki acquiesce tout en époussetant le bac à plantes en bois qu'il vient de terminer. Ce charpentier fait partie des 11 personnes accueillies par l'auberge Yamato depuis début avril. *"BANBA-san est une célébrité depuis qu'il a eu sa photo dans le journal local"*, rit Mme OISHI. Elle nous rappelle que la femme de M. BANBA est toujours portée disparue. Il habitait à 1,5 km de la côte et a tout perdu lors du tsunami. Mais grâce aux outils de menuiserie qu'il a reçus de tout le Japon après la publication de son histoire dans le journal, il a pu reprendre goût au travail. Et comme tous les pensionnaires venus de Minami-Sôma, il contribue chaque jour à l'embellissement de l'auberge Yamato. *"J'aime cet endroit et les gens aussi. Mais j'aimerais quand même rentrer vite chez moi !"* s'exclame t-il. Depuis avril, 500 réfugiés ont quitté le village pour aller s'installer chez des proches, mais il reste encore 400 personnes qui attendent d'être relogées.

"Minami-Sôma vient de commencer la troisième phase de construction des logements provisoires", explique TAKAHASHI Makoto qui nous a guidé jusqu'à l'auberge Yamato. Cet employé de la ville de Minami-Sôma est venu à Katashina pour s'occuper des sinistrés. Il fait regulièrement



Alissa Descotes-Toyosaki

Mme Umezawa (au centre) et ses pensionnaires venus de Minami-Sôma. M. Banba (au 2ème rang, 3ème personne en partant de la gauche) et Mme Oishi (2ème rang, 1ère personne en partant de la droite).



des allers-retours entre les deux préfectures. *"Les logements provisoires sont construits par groupe de 500, il y en aura bientôt 1 500 de prêts"*, dit-il, tout en précisant que le manque d'espace est très problématique. *"Nous avons besoin de 5 000 logements, mais nous ne pouvons construire que sur un quart de la surperficie de la ville. Cela correspond à la zone située à l'extérieur du périmètre d'exclusion des 30 kilomètres autour de la centrale de Fukushima-Daiichi. Nous n'avons pas assez de place"*, ajoute-t-il. La difficulté de Minami-Sôma réside bien dans le fait que la ville est située en partie dans cette zone d'exclusion. Directement touchée par la radioactivité, la municipalité ne peut pas reloger tous ses administrés. *"Seuls les habitants de la zone d'exclusion, les sinistrés du tsunami ou du séisme qui ont perdu leur maison peuvent bénéficier des logements provisoires. Les autres doivent regagner leur domicile ou trouver eux-mêmes un logement autre part"*, explique M. Takahashi. Minami-Sôma est devenue célèbre après l'appel vidéo lancé par son maire sur YouTube, un SOS face à la détresse des habitants et l'inertie du gouvernement. Grâce à cette initiative, la ville est sortie de l'ombre et a reçu des aides et des messages de solidarité en provenance du monde entier. Ces réactions spontanées et inattendues ont mis du baume au cœur des sinistrés même si la ville vit toujours sous la menace nucléaire. *"Beaucoup de nos administrés ont peur de rentrer chez eux. Mais* ▶

Interview

Sakurai Katsunobu, maire de Minami-Sôma

Qu'avez-vous fait après le séisme et le tsunami du 11 mars ?

Sakurai Katsunobu : Juste après le séisme, je suis sorti pour coordonner les ordres d'évacuation liés à l'arrivée imminente du tsunami. J'ai ensuite organisé une réunion pour nous préparer à réagir à la situation de crise qui résulterait de son passage.

Vous avez lancé un SOS via le site YouTube. Qu'est-ce que cela a changé ?

S. K. : Recourir à YouTube me permettait de toucher le monde entier. D'ailleurs, des journalistes originaires des quatre coins de la planète sont venus à Minami-Sôma pour se rendre compte par eux-mêmes de la situation catastrophique que nous vivions. Cela a permis aussi de faire venir de nombreux bénévoles japonais sans oublier l'aide matérielle et financière dont nous avions besoin.

Que signifie le terme "solidarité" pour vous ?

S. K. : Pour moi, cela revient à "relier des cœurs entre eux". Ces derniers temps, le sentiment de solidarité s'est répandu dans le pays, permettant aux personnes qui partagent des mêmes idéaux de s'unir face à l'adversité.

Comment avez-vous accueilli la proposition du village de Katashina de recevoir près de 1000 de vos administrés ?

S. K. : Quand elle m'est parvenue, j'étais très heureux. Vous savez, compte tenu des conditions que nous connaissions alors j'étais vraiment ravi d'apprendre que des gens étaient prêts à accueillir les sinistrés de notre ville.

Quelles sont vos priorités pour l'avenir ?

S. K. : Tout d'abord, permettre aux habitants de Minami-Sôma de retrouver une vie normale. Je voudrais aussi apprendre d'autres pays ce qu'ils savent des radiations afin de les éliminer. Il faut aussi mettre en place les moyens qui permettront à la population de faire face à la période de reconstruction. Enfin, nous devons remettre sur pied les écoles, les hôpitaux et les infrastructure indispensables au bon fonctionnement de notre quotidien.

Avez-vous un petit mot à adresser aux lecteurs de Zoom Japon ?

S. K. : Continuez à nous soutenir. Pour que Minami-Sôma et le Japon puissent se reconstruire, nous avons besoin de la solidarité de tous ceux et celles qui vivent sur cette planète. Si nous faisons les efforts qu'il faut, notre avenir sera forcément meilleur.

Propos recueillis par O. N.

Chigira Kinzô, maire de Katashina

Qu'est-ce qui vous a décidé à agir ?

Chigira Kinzô : J'étais à la mairie le 11 mars lorsque le séisme et le tsunami ont dévasté la côte nord-est du Japon. Lorsque j'ai vu les images à la télévision, je me suis tout de suite demandé ce que l'on pouvait faire pour venir en aide à tous ces gens. Au cours des deux jours qui ont suivi, j'ai beaucoup réfléchi et le 13 mars au soir, j'ai décidé que Katashina accueillerait des sinistrés.

Vous avez été seuls à prendre la décision ?

C. K. : Comme moi, de nombreux habitants de Katashina ont été choqués par les images diffusées après la catastrophe. Plusieurs d'entre eux se sont adressés à la mairie pour savoir ce qu'ils pouvaient faire en faveur de toutes ces personnes qui n'avaient plus rien.

Est-ce vous qui avez décidé d'accueillir des sinistrés de Minami-Sôma ?

C. K. : La décision d'accueillir des sinistrés m'appartenait bien sûr, mais ce sont les autorités de la préfecture de Fukushima qui ont choisi de nous envoyer des habitants de Minami-Sôma.

Quels problèmes avez-vous rencontré pour loger tant de monde ?

C. K. : Nous avions à notre disposition environ 250 chambres libres dans les hôtels. Notre objectif a donc été de convaincre des familles à accueillir des sinsitrés et des hôtels à faire des efforts. Et nous y sommes parvenus.

Katashina est montré en exemple. Qu'en pensez-vous ?

C. K. : C'est un honneur bien sûr. mais je crois que nous avons agi de façon naturelle en tant que village et en tant que citoyens.

Propos recueillis par O. N.

ÉDITIONS TONKAM









www.editions-tonkam.fr

loin de leur ville, ils souffrent de discriminations", rappelle l'employé municipal. Le petit village de Katashina a accueilli chaleureusement les sinistrés de Minami-Sôma arrivés en pleine nuit avec une banderole tenue par des collégiens sur laquelle on pouvait lire *"Nous voulons contribuer à votre sécurité"*. Modèle de rapidité et d'humanité, Katashina a servi d'exemple à beaucoup d'autres villages désireux d'apporter leur soutien aux victimes de la catastrophe du 11 mars. Depuis ces événements tragiques, trois mois se sont écoulés. Le village tient le coup et organise des réunions d'informations pour les gens de Minami-Sôma. Un "salon communautaire" a été amenagé près de la mairie. On y apporte des conseils, on règle des problèmes administratifs et on informe les sinistrés sur la situation dans leur ville natale. C'est aussi un moyen pour tous les sinistrés de garder le contact et de passer du temps ensemble. *"Au début, nous avons eu aussi des appels de personnes qui avaient peur de la radioactivité, c'est pour cela que la préfecture de Gunma a décidé de distribuer des prospectus et d'organiser des campagnes d'informations pour rassurer les gens"*, explique TAKAHASHI Makoto. *"Il serait faux d'affirmer que le séjour de mille sinistrés dans le village se soit déroulé sans problèmes. Il était question au début d'un séjour d'un mois. Mais à présent, tout le monde se demande combien de temps encore cette situation va durer. Certaines personnes sont retournées travailler à Minami-Sôma, d'autres ont trouvé un travail ici comme M. TANAKA qui a ouvert un restaurant de râmen à l'entrée du village. Mais ce qui est sûr c'est que personne ici n'a renvoyé de sinistrés. Tout cela n'aurait pas été possible sans la générosité des hôteliers de Katashina."*

"Toujours en train de nous flatter ce M. TAKAHASHI !" La voix joyeuse d'UMEZAWA Masayo résonne sous la véranda de l'auberge et provoque des rires étouffés. La patronne de Yamato s'adresse avec autant de naturel aux victimes du tsunami qu'à ses voisins. *"Ici, on ne fait pas de différence entre les gens"*, s'exclame t-elle. Ce petit bout de femme gère avec bonhommie l'auberge Yamato en accueillant sans distinction touristes et réfugiés. *"Les personnes de Minami-Sôma logent dans les chambres du personnel. Les autres chambres sont pour la clientèle habituelle"*, explique-t-elle. *"J'essaie de créer une bonne ambiance, pour que tout le monde se sente à l'aise. Certains clients se sont sentis gênés au début face à des sinistrés qui avaient tout perdu, mais après un bon barbecue et quelques verres de saké, ils oublient tout. Ça finit par être une expérience très enrichissante !"* ajoute-t-elle. Plusieurs dames originaires de Minami-Sôma hochent la tête tout en continuant à rempoter des fleurs sauvages dans le bac fabriqué par M. BANBA. *"Les sinistrés ont besoin de se sentir utiles. Ils participent volontiers aux tâches ménagères, à la cuisine ou au jardinage"*, raconte Mme UMEZAWA. L'auberge Yamato dispose d'un potager pour la consommation domestique et se targue d'être un futur modèle en matière d'économie solidaire. *"Quand les gens de Minami-Sôma sont arrivés cinq jours après la catastrophe, c'était le chaos dans tout le Japon. Même ici, il y avait pénurie d'essence et des coupures d'éléctricité. Mais cette expérience nous a enseigné beaucoup de choses"*, explique la patronne de l'auberge. Elle parle volontiers de l'expérience unique de monter les escaliers dans le noir. *"Je comptais les marches et j'ai pris l'habitude de marcher bien droit, même maintenant je peux me débrouiller sans lumière"*, rit-elle. Son établissement qui compte aussi deux bains publics a décidé de réduire la consommation d'électricité, en n'utilisant qu'un seul pour les deux sexes. *"On s'est dit qu'on pouvait faire des économies d'énergie avec des initiatives simples. Avec l'arrivée de l'été, il faut y penser dès maintenant"*, explique t-elle. L'été est aussi synonyme d'affluence touristique dans la région, mais Mme UMEZAWA se contente d'un petit haussement des épaules. *"Il y a de la place pour tout le monde ici. Je souhaite simplement que les sinistrés puissent reprendre une vie normale le plus vite possible, mais on ne peut pas aller plus vite que la musique. Tout ce que je peux faire, c'est continuer à préserver l'équilibre entre tout le monde et faire en sorte que les gens gardent le moral, en organisant des sorties dans la montagne"*. Mme UMEZAWA sort une photo prise dans le parc d'Oze sur laquelle figurent tous les pensionnaires de Minami-Sôma. Les gens de Katashina ont forgé un mot pour qualifier leur engagement en faveur des personnes sinistrées. Il s'agit de "Muranteer", combinaison improbable entre *Mura*, village en japonais, et de *Volunteer*, bénévole en anglais. Une manière originale d'exprimer cette solidarité horizontale de village à village dont Katashina peut se vanter d'être le plus bel exemple.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

INTERVIEW

HIWATASHI Keisuke, maire de Takeo

Maire d'une petite cité située sur l'île de Kyûshû, il s'est démené pour les sinistrés, utilisant tous les moyens de communication à sa disposition.

Comment s'est passé le 11 mars pour vous ?

HIWATASHI Keisuke : Ce jour-là, je travaillais à Takeo. J'ai été informé par Twitter un peu après 15h. J'ai été anéanti par les images que j'ai ensuite vues à la télévision. J'ai cherché à joindre des connaissances à Sendai, mais en vain.

Qu'avez-vous décidé de faire ?

H. K. : J'ai tout de suite consulté les conseillers municipaux pour discuter de notre réponse à cette situation. J'ai proposé d'organiser une collecte de fonds. Le 12, j'étais dans les rues de Takeo pour participer à cette collecte.

Comment la population a réagi ?

H. K. : Certains membres de l'opposition ont critiqué. Mais la plupart des gens ont réagi positivement. Ce qui m'a beaucoup touché, c'est la participation spontanée des jeunes à cette collecte.

Vous utilisez les réseaux sociaux. Est-ce un bon moyen pour favoriser la solidarité ?

H. K. : Oui. J'utilise Facebook et Twitter, car cela permet de donner un visage à mon action et d'impliquer davantage mes concitoyens.

Votre engagement est cité en exemple. Qu'en pensez-vous ?

H. K. : Au Japon, quand les autorités veulent entreprendre quelque chose, ça prend toujours du temps. Je déteste ça. Je crois qu'il faut expérimenter et améliorer les choses si elles ne marchent pas. A Takeo, nous privilégions l'action avant tout. C'est ça que j'aimerais développer dans le pays.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

Manga
Les femmes sont là !



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le 9 juin 2011, dans une librairie du quartier de Shinjuku à Tôkyô.

TENDANCE **Point d'avenir sans elles**

Les éditeurs japonais se tournent de plus en plus vers les femmes qu'ils considèrent comme des sauveuses.

"Dans le secteur de l'édition, il n'existe aucune publication qui a dépassé la barre des 200 millions d'exemplaires vendus. C'est exceptionnel et c'est indispensable de le souligner". SASAKI Hisashi, rédacteur en chef de *Shônen Jump,* le principal magazine de prépublication de l'archipel est manifestement heureux de souligner le succès incroyable de *One Piece,* manga d'ODA Eiichirô, dont les 61 premiers volumes se sont écoulés à plus de 200 millions d'exemplaires au Japon. En 2010, le 57ème tome a été tiré à plus de 3 millions d'exemplaires, un record pour une première édition, dépassant même Harry Potter. Le record a été battu en brèche en février 2011 avec un tirage de 3,8 millions d'exemplaires pour la première édition du 61ème tome de la série. Bref, *One Piece* est devenu le pilier sur lequel l'ensemble du secteur de la bande dessinée au Japon s'appuie. Au regard de ces chiffres, on pourrait penser que tout va pour le mieux au pays du manga. Mais c'est loin d'être le cas. Au niveau des magazines de prépublication, seul *Shônen Jump* parvient à limiter les dégâts grâce aux aventures du capitaine Monkey D. Luffy et son équipage. Lorsqu'en septembre, la série a fait une pause de quatre semaines, les ventes de l'hebdomadaire ont littéralement chuté avant de reprendre quand de nouveaux épisodes ont été publiés.

C'est tout un monde qui est en train de bouger

Mais cette dépendance à l'égard d'une seule série est évidemment dangereuse. Tout le monde se souvient que la fin de *Dragon Ball* et de *Slam Dunk* au milieu des années 1990 a entraîné une baisse drastique des ventes. On a donc conscience que le jour où *One Piece* cessera d'exister, le prix à payer sera très élevé à moins de retrouver un manga susceptible de fédérer un très large public. Les éditeurs cherchent donc des recettes susceptibles d'assurer des rentrées stables. Ils ont notamment investi le cinéma, en favorisant l'adaptation de leurs mangas pour le grand écran [voir *Zoom Japon* n°2, juillet-août 2010]. La plupart des films produits rencontrent un bon succès auprès du public, permettant aussi de relancer les ventes des mangas eux-mêmes. Cependant, on estime que cette solution a ses limites et qu'il convient de mieux analyser les changements intervenus dans le lectorat afin d'adapter l'offre de contenus. Le principal enseignement de ces dernières années, c'est la disparition progressive de la notion de genre dans le public, en particulier en ce qui concerne les mangas pour hommes (*seinen*) et les mangas pour femmes (*shôjo*). Les filles s'intéressent à ce que lisent les garçons et inversement. Par ailleurs, les auteurs féminins de mangas veulent de plus en plus sortir du cadre dans lequel on les avait pour la plupart cantonnés, à savoir la production de mangas pour les filles. Le phénomène ne date pas d'hier bien sûr, mais il est frappant de constater que les publications spécialisées dans le

seinen accueillent volontiers des mangaka femmes. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que *Shônen Jump*, magazine masculin par excellence, a publié fin 2010 un hors-série dont le contenu a entièrement été réalisé par des auteurs féminins. Les responsables de ce numéro spécial n'ont pas hésité à inscrire en gros sur la dernière page *"ce sont les femmes qui construisent l'avenir du manga"*. Si certains ont pu dire qu'il s'agissait d'un clin d'œil voire d'une provocation, bon nombre d'observateurs ont estimé que le travail des 22 mangaka femmes invitées exprimait parfaitement le changement d'ère qui est en train de se dérouler sous nos yeux. Pour *Morning*, hebdomadaire publié par Kôdansha, le constat est à peu près le même que pour *Shônen Jump*. *"Les ventes des magazines ne sont pas excellentes, mais dans le même temps, on constate que les mangas sous forme de volumes ne se sont jamais aussi bien portés. Cette bonne santé est dûe principalement aux jeunes femmes entre 20 et 40 ans"*, confirme FURUKAWA Kôhei, son rédacteur en chef. Lorsque le magazine réfléchit à la publication d'une nouvelle série, il cherche la meilleure façon de capter l'intérêt de ce public féminin. Les femmes sont, en effet, les moteurs du changement et leur comportement importe beaucoup aux yeux des éditeurs.

Ils sont également plus enclins, on l'a vu, à accorder de l'espace aux auteurs féminins dont l'approche éditoriale est bien différente de celle des mangaka masculins. ANNO Moyoko, à qui l'on doit *Happy Mania* [éd. Pika], a été une des pionnières, explorant des sujets susceptibles d'intéresser un lectorat varié. Sa série *Hatarakiman*, inédite en France, qui raconte le destin d'une journaliste qui doit faire ses preuves pour exister dans un environnement à la limite du machisme a connu un énorme succès, et pas seulement auprès des jeunes femmes qui pouvaient s'identifier à son personnage. Elle a ouvert un véritable débat de société et son manga a même fini par être adapté à la télévision. Il est évident qu'un sujet comme celui-là n'aurait jamais été abordé par un auteur masculin. Ses œuvres sont apparues à la fin des années 1990 et au début de la décennie suivante à un moment où, dans la société, les femmes réclamaient davantage de reconnaissance et revendiquaient un traitement plus égal avec les hommes. Dans le même temps, les hommes, confrontés à une remise en question du modèle de société qui avait jusque-là présidé à la construction du pays, ne savaient pas très bien comment appréhender la question féminine. C'est au travers de ces mangas qu'ils ont trouvé des réponses, accélérant ainsi la disparition des frontières entre les différents genres. Les femmes mangaka, comme KYÔ Machiko qui a commencé en 2004 à publier dans des magazines masculins, n'ont plus peur de tenter l'aventure et de chercher de nouvelles voies à explorer. Tout cela contribue à brouiller les cartes et remettre en cause nos certitudes sur la façon dont est organisé le manga au Japon. Nous sommes donc à une période charnière qu'il convient de bien appréhender afin d'apprécier à leur juste valeur toutes ces artistes si prometteuses.

ODAIRA NAMIHEI

INTERVIEW

ODA Makoto, le regard de l'expert

On dit de plus en plus que la séparation entre les mangas pour hommes et les mangas pour femmes n'a plus de sens. Qu'en pensez-vous ?

ODA Makoto : Parmi les 3 millions de lecteurs de *Shônen Jump* qui est le plus important hebdomadaire de prépublication au Japon, on dit que 50 % d'entre eux sont des filles. Cette tendance existe en fait depuis une vingtaine d'années. Dans le secteur, on dit même que ce sont les femmes qui lisent le plus souvent *Shônen Jump*. Cela démontre que les lectures se diversifient et que les histoires peuvent être interprétées de façons diverses.

Par exemple, *Captain Tsubasa,* qui est, je crois, très populaire en France, est à la fois considéré comme un manga à dominante sportive, mais aussi comme un titre romantique si l'on se concentre sur les aventures des personnages principaux. Par ailleurs, le public féminin peut aussi s'intéresser aux relations qui se forgent entre les personnages qu'ils soient amis ou adversaires. Certaines peuvent aussi y voir la possibilté d'une relation homosexuelle cachée entre les principaux protagonistes. Je crois que c'est comme ça que l'on peut expliquer ce passage entre les genres. Et le fait d'élargir son lectorat permet aussi d'ouvrir le champ d'interprétation de chacune des histoires. En définitive, chacun y trouve son compte.

En décembre 2010, l'éditeur Shûeisha qui publie notamment Shônen Jump a sorti un numéro spécial intitulé G Jan [pour Girl Jump]. Sur la dernière page de ce hors-série, on pouvait lire "ce sont les femmes qui construisent l'avenir du manga". Qu'en pensez-vous ?

O. M. : Pour être honnête, le contenu de ce hors-série n'était pas forcément à la hauteur, mais je crois qu'il faut se réjouir d'offrir à des auteurs féminins la possibilité de s'exprimer. Dois-je rappeler que la majorité des publications disponibles sur le marché japonais est à destination d'un public masculin. Par ailleurs, les publications pour les filles sont souvent mensuelles à la différence de celles pour les hommes qui sont pour la plupart hebdomadaires.

Les femmes - auteurs et lectrices - ont donc moins d'espace pour s'exprimer. Cela dit les éditeurs ont constaté au cours des dix dernières années que les mangas destinés avant tout à un public féminin étaient très porteurs et qu'ils étaient sources de succès. Pour ne citer qu'un exemple, je prendrai celui de *Nana*.

On peut aussi dire que les œuvres pour les filles et les femmes mangaka ont permis de soulager le secteur des mangas pour les hommes qui a perdu un peu de terrain. En ce qui me concerne, j'y vois surtout la possibilité d'élargir le champ d'expression du manga.



Oda Makoto

A 34 ans, ODA Makoto figure parmi les meilleurs spécialistes du manga féminin au Japon. *"Dans mon petit appartement, j'ai acheté quatorze grandes bibliothèques chez Ikea. Elles contiennent à 80 % des mangas pour les femmes"*, raconte ODA Makoto qui publie régulièrement des articles sur le sujet dans des magazines. Son avis est très écouté.

Plusieurs femmes mangaka ont commencé à publier des œuvres qui dépassent le cadre restreint du manga pour filles. Pourriez-vous citer les auteurs que vous aimez le plus parmi elles ?

O. M. : YOSHINAGA Fumi, qui est déjà très populaire au Japon, mérite vraiment d'être plus largement connue, notamment à l'étranger. YOSHINAGA Fumi a commencé par dessiner des histoires d'amour entre garçons [au Japon, on parle de *Boy's Love* (BL) tandis qu'en France on parle de *yaoi*. C'est un genre très prisé par les lectrices] avant de passer à autre chose avec *Seiyô Kotto Yôgashiten* [La pâtisserie à l'ancienne, inédit en français] en 1999.

Aujourd'hui, sa série *Le Pavillon des hommes* (*Ôku*, éd. Kana) connaît un très grand succès au Japon. L'air de rien, elle s'est imposée comme un grand auteur. Dans ses œuvres, le sentiment dominant est le pardon (*yurushi*). Le pardon envers soi et le pardon envers les autres. Par ailleurs, en explorant le quotidien difficile des minorités masculines et féminines, elle a créé des œuvres qui dépassent largement le cadre du simple divertissement. C'est particulièrement vrai du *Pavillon des hommes* qui se déroule à l'époque d'Edo.

Quels sont les défis que le secteur du manga va devoir affronter au cours des années à venir ?

O. M. : Ils sont au nombre de deux, car je crois que la question des genres n'est vraiment plus à l'ordre du jour désormais.

Le premier de ces défis, c'est la question du format, je veux dire la question du support de distribution des mangas. Ces derniers temps, on a vu se populariser des machines comme le iPad ou le Kindle. En d'autres termes, il est plus que probable que ce qui était jusqu'à présent imprimé pour être distribué va passer au mode de distribution électronique.

Le second défi relève du domaine de la législation. Fin 2010, ISHIHARA Shintarô, le maire ultra-conservateur de Tôkyô, a fait passer un texte de loi qui pose des restrictions sur la représentation du sexe dans les mangas. C'est une décision honteuse qui risque d'avoir de très fâcheuses conséquences dans ce secteur important de la culture japonaise. Cela peut évidemment compromettre son avenir. Je crois qu'il est indispensable que nous nous battions pour défendre la liberté d'expression. C'est absolument vital, non seulement pour le manga, mais aussi pour d'autres secteurs.

Néanmoins, malgré les événements tragiques du 11 mars 2011, je pense que les auteurs et les amateurs de mangas souhaitent pouvoir produire et lire des œuvres de qualité et diversifiées. Il y aura bien sûr des difficultés et il faudra les affronter. Cela dit, j'ai la conviction que l'avenir du manga comme celui du pays tout entier d'ailleurs ne s'annonce pas si mauvais que ça.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

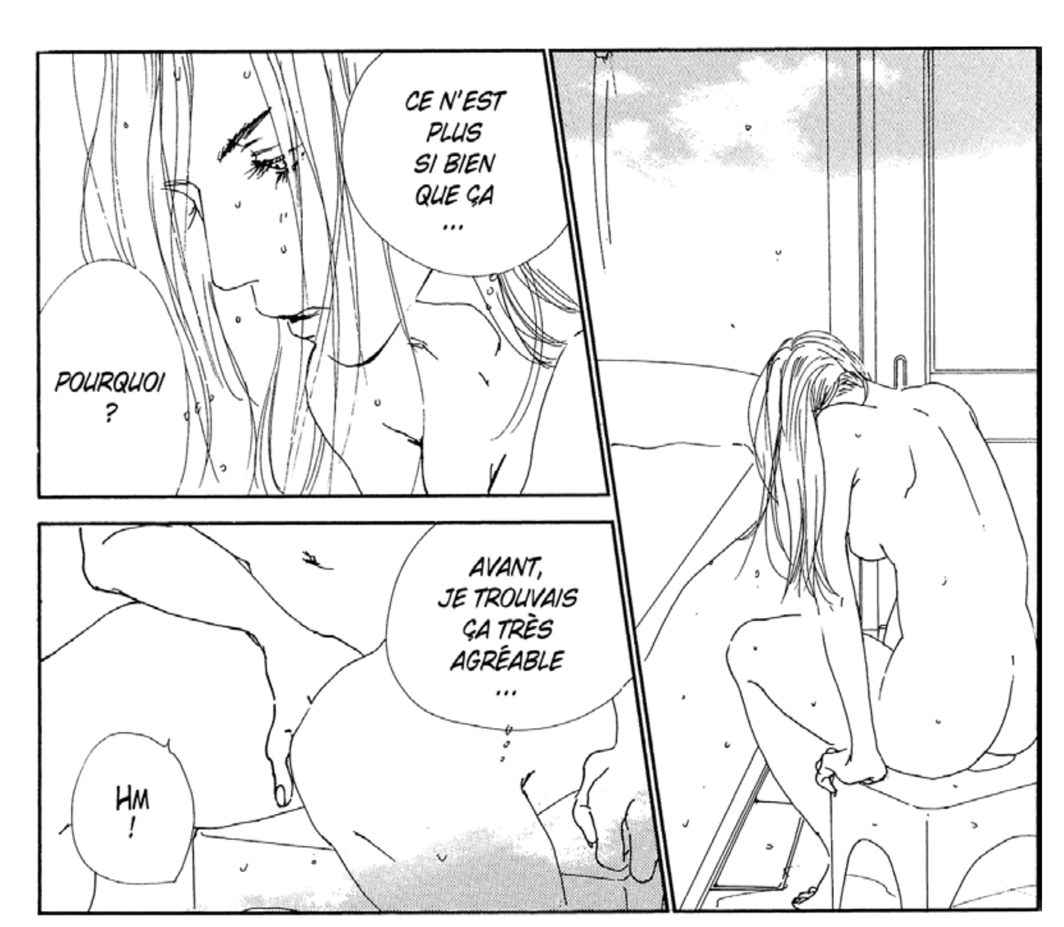
PORTRAIT **Onozucca la sulfureuse**

Figure de proue du manga underground, elle a su conquérir les jeunes femmes de 18 à 30 ans avec des histoires bien ficelées.

Récit incisif, trait sobre et sombre. Ses personnages, des femmes, sont souvent confrontés à des situations extrêmes. ONOZUCCA Kahori n'a pas froid aux yeux et l'exprime crûment dans ses dessins. Si la sexualité décomplexée joue un rôle clé dans ses histoires, elle ne tombe jamais dans la vulgarité. Itinéraire d'une mangaka pas tout à fait comme les autres. Née en 1962, c'est à l'âge de 16 ans que ONOZUCCA Kahori commence à dessiner. Après la parution d'une histoire courte de seize pages pour la revue de mangas d'horreur éditée par Asahi Solanin, elle est repérée par la revue érotique *Elle Teens comics*. Puis c'est au tour du magazine *Sun Shuppan* et enfin *Feel Young* qui la révèlera. Aujourd'hui, elle publie des recueils d'histoires courtes qui font sa renommée. En février 2011, elle publiait chez Shôdensha des histoires d'amours impossibles se déroulant à l'époque d'Edo (inédites en français). Du manga classé underground. Elle donne libre cours à son imagination. *"Je dessine à mon gré. Je ne cherche pas à faire plaisir. Mes histoires dépendent de mon état d'esprit au moment où je les écris"*, explique-t-elle. Pour autant, elle se défend d'être une anti-conformiste. *"Au Japon, le manga underground par définition n'existe pas,* affirme-t-elle. *Tout le monde lit du manga. Hommes, femmes, enfants. Depuis le XIIème siècle et l'arrivée des dessins du Chôjû-giga [caricatures de personnages de la faune], cette forme primitive du manga où l'on raconte l'histoire d'animaux anthropomorphiques. Je ne pense pas être particulièrement provocante. Mon récit pourrait effectivement l'être, mais je ne dessine jamais dans ce but. Je veux casser l'idée que les femmes sont passives, aussi bien dans la société que dans leur vie sexuelle. Cela a été pendant trop longtemps un moyen instinctif de défense pour de nombreuses générations de femmes."*



Le sexe est très représenté dans l'œuvre de la mangaka. *"Mais c'est une chose naturelle, qui fait partie inhérente de la vie. Au Japon, nous sommes traditionnellement décomplexés par rapport au sexe. Surtout à l'époque précédant Edo. Après l'ouverture du pays, à la fin du XIXème siècle, avec l'influence des cultures occidentales qui sont arrivées dans le pays, le sexe est devenu tabou. Cette influence, ce regard sur la sexualité, a perduré. Il semblerait que cela soit redevenu moins rigide ces derniers temps"*, affirme la jeune femme.



Extrait de Jornada de ONOZUCCA Kahori paru chez Akata - Delcourt en 2008. Traduction de KURODA Mari.

Parmi ses références littéraires, on retrouve l'univers noir et dénonciateur d'ÔE Kenzaburô et MISHIMA Yukio. Pour le graphisme, ÔSHIMA Yumiko ou encore KANEKO Kazuma l'ont influencée. Sur le plan de ses récits historiques, elle s'est inspirée de SUGIURA Hinako et IWADATE Mariko. Et pour ce qui est de son cynisme, l'acteur de *rakugo* [récit satirique], TATEKAWA Danshi n'y est pas étranger. *"Je me plais à imaginer les vies des personnages en suivant leurs parcours. Je m'inspire davantage des faits divers que des fictions ou des films"*, ajoute-t-elle.

A travers ses récits réalistes, ONOZUCCA Kahori se frotte à des sujets tabous. Elle campe, par exemple, des récits d'amour incestueux entre frères et sœurs. Des *lolicon* et *shotacon*, c'est-à-dire des personnes attirées par des jeunes filles ou jeunes garçons. *"Éprouver une attirance sexuelle pour quelqu'un de très proche ou de très jeune est répugnant. Mais d'un autre côté, c'est fascinant de braver l'interdit. Et c'est justement, cette situation de flottement que j'aime. Tout en sachant que les sentiments éprouvés sont répréhensibles et périlleux, on finit quand même par se laisser aller. Quitte à se détruire"*, explique l'auteur de *Nico says.*

Brutal. *"Mon style peut sembler l'être, c'est vrai. Mais c'est surtout parce que je porte un regard sceptique sur le sexe de manière générale. Pour moi, faire l'amour peut être violent. En ce sens, où, par exemple, on peut avoir des enfants sans qu'il y ait de sentiments. Je rêve de pouvoir dessiner cette part d'inexplicable. Cette différence entre les sexes. Entre les hommes et les femmes, il y a toujours une compréhension, une entente, mais aussi des concessions et un sentiment de renoncement et de résignation"*, affirme ONOZUCCA Kahori. En ayant recours au *yaoi*, ces intrigues amoureuses entre garçons, et autres relations homosexuelles, elle s'affranchit de cette difficulté. *"Les histoires d'amour entre personnes du même sexe sont plus faciles à dessiner. Les rapports sont plus simples à mon sens."*

En filigrane de cette vision des rapports humains, un regard délicat sur l'émancipation féminine. *"Dans mes dessins, je projette mes peurs, mes doutes, les pensées noires que j'ai en moi. Ces notions n'ont rien à voir avec le sexe, mais avec l'humanité. Ce qui m'intéresse davantage que le sexe, c'est le tourment de l'être humain"*, conclut-elle.

JOHANN FLEURI

BIBLIOGRAPHIE

ONOZUCCA KAHORI est publiée en France chez l'excellent Akata - Delcourt. *Jornada, Nico says* ou encore *Amours félines* sont ses titres à découvrir d'urgence.

RENCONTRE **Mizuno l'indomptable**

Des fleurs, des rondeurs. A première vue, l'œuvre de MIZUNO Junko est bien inoffensive. Elle est bien surprenante.

Elle a quitté le Japon pour s'installer à San Francisco. *"C'est beaucoup plus facile de travailler ici. Au Japon, une personne comme moi, c'est-à-dire femme, artiste, âgée de plus de 30 ans et sans enfant, est considérée comme bizarre ou anormale. A San Francisco, les gens ont beaucoup plus de respect à mon égard et vis-à-vis de mon travail. Ça me permet de me sentir mieux et de travailler en confiance. De plus, ils apprécient le fait que je sois un peu touche-à-tout. Au Japon, un artiste est censé se concentrer sur une seule discipline"*, explique MIZUNO Junko, l'air décontracté. Elle assume ce choix de l'expatriation aussi parce qu'elle ressentait les contraintes sociales liées à son sexe. *"Depuis que je suis en Californie, il est beaucoup plus facile de me faire des amis ou de travailler avec toutes sortes de personnes sans avoir à me préoccuper de leur sexe ou de leur âge. Quand j'étais au Japon, j'avais du mal à franchir les barrières qui existent entre les générations et les sexes. C'était ennuyeux et franchement inutile"*, ajoute l'auteur de *Cinderalla* dont les éditions IMHO sortent une nouvelle version qu'elle a entièrement revue et recolorisée.

Œuvre culte, *Cinderalla* est une réincarnation hallucinée de Cendrillon, partie dans les enfers ramener son père et le secret de sa sauce barbecue. *"Mon éditeur voulait que je raconte une histoire inspirée d'un conte de fées. J'ai choisi Cendrillon parce que c'était un personnage facile à adapter par rapport à mon style"*, raconte-t-elle. Avec ses formes généreuses qu'elle ne cache pas, Cinderalla ne passe pas inaperçue et correspond en effet à une vision de la féminité un peu particulière pour ne pas dire provocatrice. *"Je fais ce qui me semble naturel. J'ai beaucoup de mal à analyser mon propre travail sans parler de ma propre personne. On dit que le sexe est présent dans mon œuvre. Franchement, je ne sais pas. Certaines personnes qui ont observé attentivement mon travail estiment que le sexe n'est pas aussi important dans mon travail qu'on le dit. Je crois que cette idée de sexe est liée au fait que mes personnages sont un peu dénudés"*. C'est vrai que l'héroïne de MIZUNO Junko se promène souvent la poitrine à l'air, mais les a-priori sur son œuvre trouvent avant tout racine dans le style graphique de l'auteur qui souligne justement les rondeurs des personnages féminins. *"Il y a des gens, en effet, qui jugent mes mangas trop artistiques et prétentieux en se fondant uniquement sur leur apparence. Ils ne font pas attention au reste, surtout au fait que mes histoires sont dans le fond très classiques. Elles le sont parce que j'ai beaucoup appris du travail d'auteurs comme TEZUKA Osamu qui construisaient leurs récits de façon très carrée"*, poursuit l'artiste. Le fait qu'elle cite comme référence le père du manga moderne en dit long sur sa culture et son désir d'être aussi reconnue comme une mangaka à part entière, ce que certains hésitent encore à faire. *"Il y a longtemps que je ne me pose plus la question. Désormais, je me sens comme une artiste. Quand j'étais plus jeune, j'avais tendance à me sentir inférieure aux autres mangaka dont le graphisme était moins marqué que le mien. Parfois, je voulais même leur ressembler. Aujourd'hui, je suis dans une situation où je me sens libre de faire ce que je veux et j'ai un public qui apprécie mon travail. Voilà pourquoi j'ai renoncé à me demander si j'étais une "vraie" mangaka. Tout ça n'est pas très important"*.

Lorsqu'elle était enfant, MIZUNO Junko souhaitait ardemment devenir auteur de manga, estimant que c'était le seul métier où l'on pouvait dessiner. Puis un jour, elle a réalisé qu'il y avait bien d'autres secteurs où son talent pouvait s'exprimer. *"La peinture, la photographie ou encore le cinéma sont apparus dans ma vie. Je n'ai plus jamais abandonné le domaine des arts graphiques sans pour autant me dire que l'un était supérieur à l'autre"*, explique-t-elle. Au cours des dernières années, elle a montré tout son savoir-faire, exposant ses peintures dans plusieurs galeries aux Etats-Unis, tout en continuant à dessiner. Mais, confie-t-elle, ça n'a pas toujours été facile. *"J'étais timide. J'ai eu pas mal de difficultés pour entrer en contact avec des éditeurs. Ma timidité m'a été bien plus préjudiciable que mon sexe. D'ailleurs, je ne crois pas que l'industrie du manga soit sexiste. Bien au contraire, si on la compare à d'autres secteurs, on s'aperçoit que les femmes sont bien mieux loties. Il faut aussi rappeler que des auteurs féminins comme HASEGAWA Machiko ou SATONAKA Machiko ont joué un rôle important dans l'histoire du manga"*, rappelle-t-elle. MIZUNO Junko se sent bien dans sa peau et est bien moins timide que par le passé. C'est une femme à l'aise dans ses baskets. Elle le doit peut-être à son œuvre riche et colorée qui en fait l'un des auteurs les plus intéressants à suivre. Et on se félicite de pouvoir le faire en France.

GABRIEL BERNARD

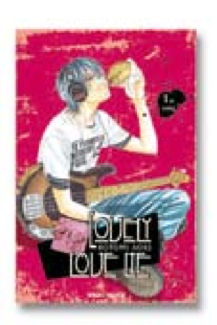
BIBLIOGRAPHIE

CINDERALLA de MIZUNO Junko, traduction de Jérôme Schmidt et Yoko Tanaka, éd. IMHO, 11 €. www.imho.fr

BIBLIOTHÈQUE

Nos coups de cœur

Parmi les titres créés par des mangaka féminins, voici ceux qui ont retenu notre attention.



Ce qui fait la force de ce manga qui se déroule dans l'univers de la musique rock, c'est de décrire assez justement toute la réalité de ce monde pas toujours reluisant. Aoki Kotomi s'en sert pour imaginer une histoire d'amour improbable entre un musicien et sa plus grande fan. Une histoire très bien menée.

AOKI KOTOMI, ***Lovely Love Lie***, éd. Soleil Manga, 2011, série en cours, 2 tomes parus, 6,95 €



Masanosuke, un samouraï sans maître, se retrouve malgré lui embarqué dans les affaires louches d'un groupe de brigands sous l'influence de Yaichi, un jeune homme mystérieux. Cette histoire originale qui se déroule à l'époque d'Edo est de grande qualité et le style de son auteur irréprochable.

ONO NATSUME, ***Goyô***, éd. Kana, coll. Big Kana, 2009, série en cours, 7 tomes parus, 7,35 €



Une histoire d'amour dans le milieu du chocolat, il fallait y penser. Le résultat est plutôt réussi. Sôta fait tout pour devenir un très bon chocolatier afin de reconquérir Saeko, sa fiancée, qui adore le chocolat, mais semble de plus en plus distante avec lui. Un scénario unique en son genre et très prenant.

MIZUSHIRO SETON, ***Heartbroken Chocolatier***, éd. Kazé, série en cours, 3 tomes parus, 2010, 6,50 €



La trentaine, Yukiko est choquée lorsque Mari, sa mère, lui annonce s'être remariée. Yukiko s'emporte encore davantage lorsqu'elle découvre que son beau-père est un apprenti acteur d'à peine trente ans. L'intérêt de ce manga est de mettre tout simplement en scène des êtres humains.

YOSHINAGA FUMI, ***All My Darling Daughters***, éd. Casterman, coll. Sakka, 2006, 9,95 €

TENDANCE **Garçons manqués ?**

Un nombre croissant de femmes mangaka se lance dans le manga pour les hommes, en y apportant un petit quelque chose de plus.

Comme d'autres avant elle, Katô Kazue a débuté sa carrière de mangaka en faisant du manga pour les filles (*shôjo*). Une sorte d'obligation pour les auteurs de sexe féminin qui, pour les éditeurs et une grande partie du public, se devaient d'évoluer dans un univers destiné au sexe dit faible. Mais c'était sans compter sur l'entêtement de certaines dessinatrices désireuses de faire disparaître les frontières entre les genres. *"Parmi les femmes mangaka de ma génération (elle est née en 1980), cette volonté de changer les genres est assez fréquente. En fait, je me suis rendue compte que le style* shôjo *ne me correspondait pas. Je me sens tout à fait incapable de passer des heures à dessiner les grands yeux brillants d'un personnage comme on en voit tant dans les mangas pour les filles. Je me suis donc naturellement tournée vers le shônen"*, explique la jeune femme dont on sent, au son de sa voix, toute la détermination. Elle a donc travaillé sur un scénario auquel un lectorat masculin adhèrerait sans sourciller et sans se demander s'il a été imaginé ou non par un homme. *"Je voulais créer un pur* shônen*"*, confie-t-elle. *"Rien de plus. Dans* Blue Exorcist*, je ne cherche pas à délivrer de message. Ce que je voulais, c'était parvenir à créer une histoire susceptible de plaire à des jeunes adultes. C'était déjà un gros défi en soi"*, ajoute-t-elle. Elle a donc imaginé les aventures de Rin, un jeune garçon, adopté très jeune par un célèbre exorciste. Un jour, il apprend qu'il est le fils de Satan quand ce dernier apparaît pour le conduire dans son monde. Mais il refuse et décide de combattre le mal aux côtés des exorcistes. *"J'ai été inspirée par un conte des frères Grimm dans lequel des frères combattent des monstres. Je suis partie de cette idée, mais en la simplifiant le plus possible afin d'en faire une histoire attrayante"*, explique la jeune femme. Il faut reconnaître qu'elle a trouvé la bonne recette. On laisse prendre assez facilement et on suit avec un certain plaisir les aventures de Rin et de ses compagnons. Faisant usage de nombreuses références bibliques dans son manga, Katô Kazue n'a pas échappé aux critiques de certaines qui lui ont justement reproché de les utiliser dans des contextes parfois douteux. *"Je comprends que cela puisse choquer certains lecteurs, notamment dans les pays occidentaux où la Bible est bien plus enracinée qu'au Japon. Ici, on se montre évidemment moins regardant à ce sujet"*, reconnaît-elle. Malgré ces réactions, elle n'envisage pas de changer son scénario, espérant que les plus grincheux des lecteurs finiront par comprendre que son objectif n'est pas de choquer les uns ou les autres. L'idée est, répétons-le, de distraire. Rin est l'archétype du héros de *shônen* : orphelin, impulsif, bouillonnant, mais qui cache une vraie vulnérabilité sur laquelle va travailler Katô Kazue. Quand on lui demande si le fait d'être une femme a une influence sur son œuvre, elle sourit. *"Je n'en ai pas l'impression. Mais je suis mal placée pour analyser mes propres œuvres"*, rétorque-t-elle. Toujours est-il que de nombreux fans de mangas *shôjo* ont craqué pour *Blue Exorcist* et ce n'est peut-être pas un hasard. Elle maîtrise parfaitement les scènes d'action comme tout autre mangaka *shônen*, mais c'est dans la psychologie des personnages que Katô Kazue s'illustre et apporte sa touche féminine. Sur de nombreux sites Internet où l'on évoque la série, on peut lire bon nombre de réactions de lecteurs qui mettent en avant l'attachement vis-à-vis des personnages qui ne sont pas de simples hommes d'action sans cervelle. Le résultat est plus que réussi et on en redemande. Que du bonheur pour les lecteurs qui se délectent de ce genre d'histoire. Si vous ne le connaissiez pas ou très peu, ce manga est un must dans votre bibliothèque. Vous ne le regretterez pas. Katô Kazue a fait sauter un verrou important dans le monde compartimenté du manga au Japon. Rien que pour cela, on attend chaque nouvelle parution.

G. B.



Une planche retravaillée par Katô Kazue

Kazé

BIBLIOGRAPHIE

BLUE EXORCIST de Katô Kazue, trad. par Sylvain Cholet & Josselin Moneyron, éd. Kaze, série en cours, 5 tomes déjà parus, 6,95 €

AVENIR **Une étoile est née**

Le manga féminin a trouvé sa nouvelle star. YAMASHITA Tomoko a tout pour s'imposer comme le grand auteur des années 2000.

"*Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie*". Ces vers de François Ier qu'il aurait écrits sur la vitre d'une fenêtre du château de Chambord, YAMASHITA Tomoko ne les a sans doute jamais vus, mais la mangaka semble partager cette opinion quand on lit *Her*, élu manga de l'année au Japon. Chose exceptionnelle, la dessinatrice a vu une autre de ses œuvres se classer à la deuxième place de ce célèbre palmarès très attendu à la fin de chaque année. Monter sur la plus haute marche du podium signifie pour le manga choisi une notoriété plus grande et une augmentation des ventes. C'est aussi pour l'auteur, l'assurance de voir sa cote s'envoler. Cela confirme en tout cas que le ou la mangaka appartient désormais à un club auquel tous les jeunes artistes voudraient bien appartenir. Toute chose égale par ailleurs, la première place de ce classement annuel des mangas est l'équivalent d'un Goncourt ou d'un Fémina en littérature. Pour YAMASHITA Tomoko, c'est la confirmation de son statut de star prometteuse du manga. Longtemps considérée comme un auteur abonné au genre *yaoi* (au Japon, on utilise plutôt l'expression *Boy's love* (BL) pour désigner ce type d'œuvres), c'est-à-dire des mangas où l'intrigue est centrée autour d'une relation homosexuelle entre personnages masculins, la jeune YAMASHITA (elle n'a que 30 ans) prouve avec *Her* sa capacité à se libérer de ce carcan. Comme un peu partout dans le monde, on s'attend qu'un auteur, qui a trouvé un style dans lequel il excelle, s'y tienne et livre régulièrement des histoires sans surprises et plaisantes à lire. L'auteur de *Her* à qui l'on doit également *Butter !!!* appartient à cette génération de jeunes mangaka féminines qui refusent de se laisser enfermer dans un genre et souhaitent explorer des aspects de la vie inattendus. Elle n'est pas la seule dans ce cas. Beaucoup d'entre elles ont d'abord œuvré dans le genre *BL* que le public féminin apprécie particulièrement avant de commencer à en sortir pour conquérir un lectorat plus large composé à la fois de femmes et d'hommes, de jeunes et de vieux. C'est particulièrement évident depuis le milieu des années 2000. YOSHINAGA Fumi, ONO Natsume, MIZUSHIRO Setona et bien sûr YAMASHITA Tomoko ont fait franchir un pas gigantesque au manga féminin, en montrant que tout ne se résumait pas aux relations entre hommes ou entre homme et femme. Elles ont choisi de mettre en évidence les contradictions qui sont enfouies en chacun de nous. Il y a davantage de profondeur dans les personnages que par le passé, ce qui les rend bien entendu plus attachants, car plus humains en définitive. Dans *Her*, YAMASHITA Tomoko s'est attaquée au thème de la femme, en montrant que tout n'est pas si simple pour elle et que l'avenir peut lui faire peur même si elles ne sont que des personnages de papier. Il n'est donc pas étonnant que le manga attire un public composé d'hommes sans doute en quête de réponses sur la gente féminine. En s'attardant sur la coexistence au sein de chaque individu d'un côté positif et d'un côté négatif, elle insiste sur notre humanité dans laquelle nous, lecteurs, ne pouvons que nous reconnaître. Voilà le secret de cette génération de mangaka dont YAMASHITA Tomoko est une des meilleures représentantes actuellement. Avec *Her*, elle transcende aussi les générations, en examinant à sa manière ce que le pauvre cœur des femmes peut ressentir selon leur âge. Mais attention, ne vous attendez pas à un manga de psychologie. Ce sont des instants, des regards qui se croisent, quelques paroles simples, mais tranchantes ou encore des silences qui en disent longs. *"L'avenir me fout les jetons"*, dit la jeune coiffeuse dans l'un des épisodes de ce recueil d'histoires courtes. La peur de vieillir et d'être seule est exprimée de manière extrêmement forte en deux pages d'une très grande intensité. Le trait de YAMASHITA Tomoko contribue à renforcer cette impression de malaise de la jeune femme qu'elle a plantée, au milieu d'une case, les bras ballants avec cette phrase écrite en gros *"L'avenir me fout les jetons"*. La page suivante, on la retrouve dans la même position, mais cette fois au milieu d'un décor dans lequel apparaît au premier plan une autre femme de dos qui se dirige dans sa direction. Que va-t-il se passer ? Pour le savoir, il faut tourner la page et là, comme au cinéma, on a renversé les places. La femme qui est en arrière plan, est maintenant de face. On s'aperçoit qu'elle a un certain âge. Dans le plan suivant, elles se croisent de profil, celui de la coiffeuse est dans la lumière tandis que celui de la passante est dans l'ombre. Autant le visage de la jeune est expressif autant celui de la femme plus âgée ne montre aucune émotion. Dans la dernière case de la page, il ne reste que les cheveux blancs de la passante. Ces quelques pages illustrent tout le talent de cet auteur qui a une maîtrise parfaite du découpage et un sens de la mise en scène extrêmement bien développé. C'est donc une œuvre complète dans laquelle différents publics peuvent y trouver leur compte. On attend maintenant qu'un éditeur français s'en empare et en fasse toute la promotion qu'elle mérite. La reconnaissance des critiques qui l'ont classée au sommet fin 2010 est donc un argument supplémentaire pour qu'on s'y intéresse rapidement chez nous. Il est rare de tomber sur des mangas de cette qualité de nos jours. Cela prouve que le secteur a encore quelques beaux jours devant lui s'il parvient à laisser s'exprimer des talents de cet acabit. Souvent femme varie, tant mieux !

O. N.

BIOGRAPHIE

YAMASHITA TOMOKO est née en 1981. Elle a fait ses débuts en 2005 avec *Kami no na ha yoru* dans *Comic Dandan*. Actuellement, elle publie sa série *Butter !!!* dans le magazine de prépublication *Afternoon*.

EXPOSITION Lumière

Hasard de calendrier, au moment où Le Bal expose le travail de trois photographes japonais, Polka Galerie implantée dans le Marais à Paris propose une belle exposition baptisée *Itinérances* où MORIYAMA Daidô occupe une belle place. Pour ceux qui ne le connaissent pas, il s'agit de l'un des plus grands photographes japonais dont le travail est considéré comme l'un des plus importants de l'après-guerre. Ses


Daido Moriyama / courtesy Polka Galerie

photographies, pleines de grains, vagues et saturées, ont fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde. Les clichés exposés font partie d'un ensemble intitulé *Mémoires de la lumière*. *"Cela retrace l'itinéraire d'un photographe vagabond qui, après un demi-siècle sur la route, n'a eu pour seuls guides que sa mémoire et ses souvenirs"*, explique-t-il. Tout est remarquable dans son œuvre, notamment la qualité du cadrage et la capacité à saisir la lumière. Il aime d'ailleurs à rappeler que la photographie, *"c'est le mythe de la lumière"*. Si vous en doutez, rendez-vous vite à cette exposition qui ne dure que jusqu'au 30 juillet.

Polka Galerie 12, rue Saint-Gilles 75003 Paris
Tél. : 01 71 20 54 97 - www.polkagalerie.com

SOUTIEN Des photographes pour le Japon

Comme le rappellent les promoteurs de cette inititiative, il n'y a pas de petit projet lorsqu'on veut venir en aide à un peuple meurtri.



Au lendemain du séisme, plusieurs photographes se sont réunis et ont créé une association dans le but d'apporter leur contribution. Ils ont décidé de publier un ouvrage de 112 pages dont les recettes seront reversées à des organisations caritatives. En attendant d'être disponible sur des sites de commerce en ligne, il est possible de se le procurer notamment à la librairie Junku à Paris. Pour plus d'informations concernant ce beau projet, veuillez consulter le site dont l'adresse est notée ci-dessous.

PHOTOGRAPHIES POUR LE JAPON, 14 €.
http://photographespourlejapon.wordpress.com

DISQUE Enfants du rock

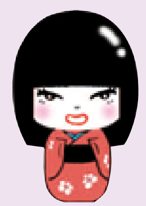
On peut dire que le nouvel album du groupe The Bawdies est celui de la maturité tant par l'énergie qu'il dégage que par la maîtrise que ses membres ont acquise ces dernières années. Sorti début juin, ce troisième album en trois ans arrive à point nommé. Dans un pays durement frappé par la nature et en quête d'un second souffle, les chansons signées The Bawdies apportent cette vigueur dont les Japonais ont tant besoin en ce moment. A écouter d'urgence.

LIVE THE LIFE I LOVE (VICTOR, VICL-63746)

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Vivent les vacances ! Vive la France !

Je rêvais d'avoir un travail me permettant de prendre de longues vacances comme me l'avaient raconté des salariés français. Au Japon, pour pouvoir partir librement en voyage ou prendre des périodes sabbatiques, j'avais choisi de travailler avec des contrats précaires. Et chaque fois que je partais, je démissionnais ou je négociais un congé sans solde afin de garder mon poste. Ceci n'étant normalement pas autorisé, j'obtenais une permission particulière. Je confirme qu'au Japon, les salariés prennent à peine 3, 4 jours de "vacances" en été. Ce n'est pas une légende, c'est une réalité. Il y a trois ans, mon frère qui travaille pour un grand groupe est venu me voir en France pendant une semaine. Ces congés étaient un "cadeau exceptionnel" offert par sa boîte pour récompenser ses 15 ans de travail. Je précise que le voyage même n'était pas compris dans le cadeau ! La prochaine visite aura lieu dans 15 ans, m'a-t-il dit.



Pour moi, avoir droit à cinq semaines de congés annuels prévues par la loi était plus qu'un rêve et je pensais que c'était une vieille histoire française. Pourtant, étant (finalement) salariée en France, j'ai fini par avoir ces fameuses 5 semaines ! Effectivement, j'en ai rêvé et la France l'a fait ! Mais comme "avoir le droit" et "le faire valoir" ne vont pas toujours ensemble dans mon pays, je me sentais un peu gênée d'en profiter. Or, depuis que l'on m'a rappelé de ne pas gâcher cet acquis obtenu par les anciens travailleurs et de penser que c'est une des obligations de l'employeur, j'ai appris à partir en vacances légalement. Cette année encore je vais retourner au Japon pour un mois, sachant que je vais certainement travailler un peu sur place, car ceci fait partie de mon plaisir. Eh oui ! Je suis encore loin d'être à la hauteur des Français pouvant rester sur les plages pendant des semaines à ne rien faire. Je les admire. Pour y arriver il me faudrait des années d'expériences vacancières. Allez, je vais penser à manifester pour gagner plus de congés payés ! Cela veut-il dire que j'ai grandi ?

CINÉMA **One Piece, un sacré morceau**

Championne du monde des ventes, la série signée ODA Eiichirô cartonne en France. Sa dixième adaptation sort au cinéma le 24 août.


Le Thousand Sunny, navire que commande le capitaine Monkey D. Luffy.

Tandis que ses concurrents tirent la langue et font la grimace en regardant les chiffres de vente de leurs magazines de manga, l'éditeur Shûeisha affiche un grand sourire. Son magazine phare *Shônen Jump* tient la forme. Lorsqu'en décembre 2009, sa diffusion a atteint les 3 millions d'exemplaires, l'éditeur n'a pas hésité à acheter neuf pages de publicité dans le quotidien *Asahi Shimbun*. Il fallait bien remercier les lecteurs, mais surtout rendre hommage au sauveur : la série *One Piece*. Imaginé par ODA Eiichirô, ce manga fleuve est devenu un véritable phénomène de société dans l'archipel grâce auquel le secteur du manga mais aussi celui de l'animation ont retrouvé des couleurs.

Non seulement la présence du manga dans les colonnes de *Shônen Jump* permet au magazine de caracoler en tête, mais les ventes de volumes enregistrent records sur records à chaque sortie. En France où *One Piece* est édité par Glénat, c'est le même engouement qui est constaté. En mai 2011, l'éditeur français a annoncé que le manga signé par ODA Eiichirô était devenu la série la plus vendue devant *Naruto* qui a longtemps tenu la tête. Depuis sa sortie sur le sol français en 2000, le manga s'est vendu à plus de 6 millions d'exemplaires. Un succès qui rappelle celui de *Dragon Ball* dont ODA Eiichirô revendique la filiation. Pour expliquer cette réussite, il faut se souvenir des trois principes du magazine *Shônen Jump* : effort (*doryoku*), victoire (*shôri*) et amitié (*yûjô*). Pour être publié dans ses colonnes, il faut qu'une série possède au moins une de ces caractéristiques. A l'instar de *Dragon Ball, One Piece* est doté des trois, assurant ainsi son universalité et son succès auprès d'un public assez large.

Même constat au niveau de l'animation, puisque l'adaptation télévisée ainsi que les longs métrages inspirés par la série ont remporté un énorme succès dans l'archipel. A titre d'exemple, *One Piece Strong World,* sa dixième adaptation cinématographique sortie en décembre 2009 au Japon, a dépassé, en termes de recettes, *Ponyo* de MIYAZAKI Hayao distribué l'année précédente à la même époque. C'est justement ce film qui sera dans les salles obscures françaises à compter du 24 août prochain. Pour ceux et celles qui ne connaissent pas l'univers de *One Piece*, cette dixième adaptation est peut-être la meilleure façon d'y pénétrer dans la mesure où elle a été supervisée par ODA Eiichirô à la différence des films précédents. Il en a écrit l'histoire et dessiné les personnages, une implication qui justifie le déplacement. Par ailleurs, et cela s'adresse déjà aux amateurs de la série, ce film crée un lien avec le manga original. On doit à Kazé et Eurozoom la sortie de ce film à quelques jours de la rentrée scolaire. Un joli cadeau avant de retrouver l'école. Celui-ci pourra être doublé par l'achat du premier film de la série qui sort en DVD et Blu-ray le même jour chez Kazé Vidéo. Si après ça, vous ne succombez pas au charme de l'espiègle capitaine Monkey D. Luffy et de son équipage haut en couleurs, il ne vous reste plus qu'à reprendre vos vieilles cassettes d'*Oum le dauphin*. Même si ce film n'est pas le chef-d'œuvre de l'animation japonaise, il a l'avantage de réunir tous les ingrédients qui ont permis de faire de cette histoire de pirates le numéro un des ventes de bandes dessinées dans le monde toutes catégories confondues. Si ce n'est pas phénoménal, qu'est-ce qui le sera ?

ODAIRA NAMIHEI

PRATIQUE

ONE PIECE STRONG WORLD de SAKAI Munehisa.
Au cinéma le 24 août - www.onepiece-strongworld.fr

ÉVÉNEMENT En été, il faut aller au Bal

Dans le cadre de sa Saison japonaise, le nouvel espace parisien consacré à l'image a concocté un magnifique programme.



A Criminal Investigation (1958), Watabe Yûkichi

Il y a déjà quelques mois, les habitants du 18ème arrondissement de Paris et les amoureux de la photographie ont vu naître un nouvel espace culturel entièrement dédié au 8ème Art : Le Bal. Alors difficile de contenir sa joie lorsque l'on découvre que le Japon est à l'honneur dans ce superbe endroit ! Depuis le mois de mai et jusqu'au 21 août, dans le cadre de sa Saison japonaise, Le Bal et sa directrice Diane Dufour, présentent, et non sans succès, la très belle exposition *Tokyo-e* dédiée aux œuvres de trois photographes. *Tokyo-e* a deux sens en japonais : *"Vers Tôkyô"* et *"Images de Tôkyô"*. Ces deux dimensions se conjuguent et s'appliquent aux clichés des photographes marqués par les mutations effrénées de la capitale japonaise après la guerre. WATABE Yûkichi, jeune photo-reporter en 1958, suit l'enquête d'un policier tokyoïte lancé sur la piste d'un tueur en série. Au fil des rues de la capitale, de ses marchés et de ses artisans, il fige à jamais des scènes d'un suspens digne des meilleurs films noirs. Shitamachi, quartier populaire de Tôkyô, subit les prémices d'une modernisation implacable. Armé de la volonté de conserver l'image d'un univers traditionnel et révolu, TAKANASHI Yutaka, co-fondateur du légendaire magazine *Provoke* en 1968, réalise des portraits d'intérieurs et d'extérieurs anciens, afin de témoigner de l'histoire des quartiers voués à disparaître pour laisser place à un univers moderne et métallisé. Face à la contestation qui agite le Japon dans les années 1970 et qui bénéficie d'une couverture médiatique sans discernement, KITAJIMA Keizô préfère s'intéresser à l'individu et à son identité au cœur des grandes villes. Marqué par des précurseurs comme ARAKI Nobuyoshi, il photographie ceux qui l'entourent en se fondant dans leur quotidien. Ces portraits pris dans les ruelles du quartier chaud d'Okinawa, de Shinjuku, de New York, Berlin et Moscou, n'en sont que plus humains et réalistes.

Le Bal nous offre ici une triple exposition de photographes superbement inspirés. Par ailleurs, un cycle cinéma hors les murs, programmé par Philippe Azoury sur le thème *Identités japonaises* se poursuit actuellement au Cinéma des Cinéastes. Depuis sa création, Le Bal s'est fixé pour but de valoriser l'image dans sa dimension la plus large. Photographiée ou filmée, elle y sera toujours valorisée et rendue accessible au plus grand nombre. Ancienne ou contemporaine, elle y sera toujours inédite.

Qui aurait pu croire que cette guinguette des années folles qui s'appelait Chez Isis et attirait les clients avec ses vendeuses de charme, avant de devenir le plus grand PMU de France serait le nouveau sanctuaire de la photographie, soutenu par les plus grands mécènes de France. Mais ne nous y méprenons pas ! Malgré l'impression élitaire de l'espace lié à la richesse de sa programmation, c'est avant tout un lieu de vie où tous les types de public sont amenés à se croiser.

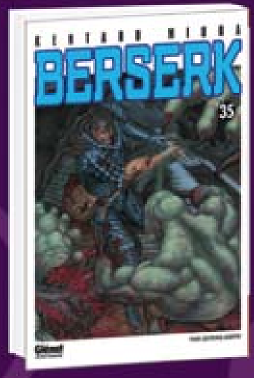
ELODIE BRISSON

PRATIQUE

LE BAL 6, Impasse de la Défense 75018 Paris - Tél. : 01 44 70 75 50 - www.le-bal.fr



Une avalanche de nouveautés à Japan Expo !



Tome 35



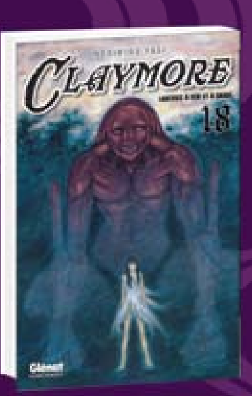
Tome 43



Tome 15



Tome 26



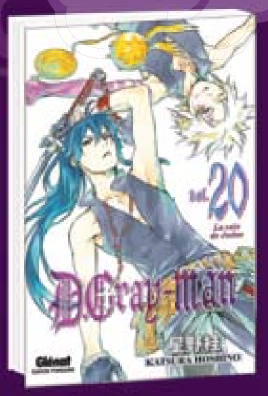
Tome 18

DERNIER TOME !



Tome 37

LE RETOUR !



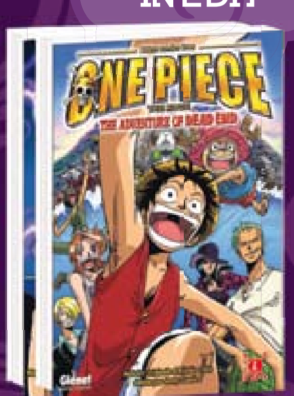
Tome 20

ONE SHOT
100% COULEUR !



Déjà disponible !

DIPTYQUE INÉDIT



Déjà disponibles !

Retrouvez-les au stand Glénat !
BE42 (Hall 5.A)

INTERNET La révolution nommée Nicodô

Depuis sa création en 2006, le site de partage de fichiers vidéo a bouleversé le secteur des médias. Mais pas seulement.

Qu'est-ce qui réunit près de 20 % de la population japonaise, suscite des débats enflammés dans l'opinion et permet d'intéresser une partie de la jeunesse - 60 % de ses utilisateurs ont moins de 30 ans - à l'actualité ? Vous séchez ? Ce n'est ni Facebook ni Mixi, son équivalent nippon, mais un autre site Internet baptisé Nico Nico Dôga qui, en l'espace de quelques mois, est devenu un véritable phénomène de société dans l'archipel. Lancé en décembre 2006 en tant que site de partage de clips vidéo, Nico Nico Dôga, Nicodô pour les intimes, a attiré l'attention des internautes japonais qui, une fois inscrits, peuvent laisser leurs commentaires sur les images présentées. Mais à la différence de YouTube qui permet également de commenter les vidéos, le site géré par la société tokyoïte Dwango Co. offre la possibilité aux usagers de les incruster en temps réel directement sur l'image. Cette nouvelle façon de communiquer a évidemment séduit les internautes qui disposaient d'un moyen original pour s'exprimer et échanger. Cependant, n'allez pas croire que les commentaires soient du plus haut niveau. Bien souvent, vous voyez apparaître sur l'écran la lettre "w" ou toute une série de "w" qui signifient simplement que la personne en train de visionner la vidéo est en train de rire. En japonais, rire se dit "*warau*". En utilisant la première lettre du mot, on exprime sa bonne humeur. Plus on écrit de "w", plus on s'amuse. On peut parfois assister à des sortes de concours que se livrent les usagers pour savoir celui qui rit le plus devant telle ou telle vidéo.

De prime abord, Nicodô peut apparaître comme un site inutile comme il en existe beaucoup à travers le cyberespace. Mais là aussi, ce serait aller un peu vite en besogne que de le classer dans cette catégorie. Son succès incroyable plaide également en sa faveur, car il est difficile de croire que 21 millions d'imbéciles se sont donnés rendez-vous sur cette plate-forme uniquement pour inscrire des "w" à longueur de temps sur des vidéos de dessins animés. Si la part de ceux qui se contentent de ce genre de distraction n'est pas négligeable, ceux qui ont trouvé dans Nico Nico Dôga le lieu où ils peuvent partager, débattre et s'impliquer voient leur proportion croître à vue d'œil. Cela s'explique en partie par le fait que Nicodô réunit sur un seul et même écran YouTube, Twitter et Ustream (site qui assure la diffusion en direct d'émissions). Pragmatiques, les Japonais ont compris l'intérêt de cet outil. Cela les détourne encore davantage des médias traditionnels, comme la télévision, qui ont perdu leur attractivité passée faute de pouvoir assurer la participation des usagers. Peu à peu, le site se substitue aux chaînes traditionnelles, attirant à lui des politiciens comme OZAWA Ichirô, homme fort du Parti démocrate au pouvoir et l'une des personnalités les plus influentes, venu répondre, en novembre 2010, en direct aux internautes alors qu'il était confronté à un gros scandale. Lui qui refusait de répondre aux médias traditionnels a voulu montrer qu'il n'avait pas peur d'affronter un public qui ne prend pas toujours de gants pour s'exprimer. Pour être entendu, il faut être présent sur Nicodô.

Le changement de perception du site est lié aux événements tragiques du 11 mars et à la crise nucléaire qui en a découlé. Dès le lendemain de la catastrophe Nicodô a non seulement décidé de reprendre les émissions spéciales produites par les grandes chaînes, mais aussi de diffuser des reportages réalisés avec les moyens du bord dans les régions frappées par le tsunami, grillant souvent la priorité aux autres médias. Par ailleurs, le site Internet a diffusé en direct et en intégralité les conférences de presse tenues par Tepco ou les responsables politiques, permettant aux internautes de se forger leur propre opinion sur la situation et d'y réagir. En résumé, les internautes ont conquis un espace de liberté où les idées les plus diverses peuvent s'exprimer sans tabou et où les sujets souvent absents des colonnes des journaux ou des émissions de télévision sont abordés notamment dans l'espace *Kôshiki nama*. Des journalistes, des spécialistes ou simplement des personnes qui ont quelque chose à dire viennent débattre de discrimination, de liberté d'expression ou de précarité. Des thèmes qui interpellent et suscitent des réactions de la part des internautes.





Deux exemples de ce qu'on peut suivre sur Nicodô. En haut, un anime avec les commentaires incrustés sur l'image. En bas, un reportage réalisé après le séisme du 11 mars.

Le 8 avril dernier, la société Dwango a inauguré dans le quartier de Harajuku, à Tôkyô, Nico Nico Honsha, son vaisseau amiral, composé de studios et d'un café où la communauté des “niconautes”, si l'on peut les appeler ainsi, peuvent se rencontrer physiquement. L'inauguration du lieu a attiré plus de 2000 personnes malgré la pluie. La création de ce lieu est un élément important dans la stratégie de l'entreprise qui pose ainsi les bases de son expansion. En juillet, un autre lieu, cette fois situé dans le quartier branché de Roppongi, sera inauguré dans une ancienne boîte de nuit, le Velfarre, reconvertie pour accueillir des événements musicaux qui seront commentés en direct par les internautes sur d'immenses écrans installés dans la salle. Le désir d'exister concrètement en ayant pignon sur rue s'accompagne aussi d'une volonté de développer la marque à l'étranger. Déjà présent en 2010 à la Japan Expo, Nico Nico Dôga revient cette année avec l'envie de mieux se faire connaître du public français. En mai dernier, le festival Nico Nico, grand-messe annuelle du site, n'a pas été organisé au Japon, mais à Taiwan où plus d'un millier de fans locaux sont venus assister aux concerts suivis en direct par plus de 140 000 personnes. Nicodô s'inscrit parfaitement dans l'univers de la culture populaire japonaise qui bénéficie d'un fort engouement à travers le monde. C'est donc une excellente occasion pour tenter de percer sur de nouveaux marchés et tailler des croupières à YouTube ou autres DailyMotion. Nico Nico Dôga dispose de solides arguments, mais rien ne permet de dire s'il pourra atteindre son objectif à l'étranger où la libre expression est une réalité depuis plusieurs années. C'est évidemment au Japon que la petite révolution culturelle qu'il a entamée est la plus intéressante à suivre. Elle aura forcément un impact dans les années à venir, car, rappelons-le, les 21 millions d'usagers de Nicodô sont jeunes. Ce sont eux qui, un jour, dirigeront le pays et se souviendront de leur expérience Nico Nico pour faire de la politique et s'adresser aux autres autrement.

GABRIEL BERNARD

RÉFÉRENCE

POUR EN SAVOIR PLUS **www.nicovideo.jp**

INTERVIEW

SUGIMOTO Seiji, le chef d'orchestre

Qu'est-ce qui assure la popularité de Nico Nico Dôga ?

SUGIMOTO Seiji : Nicodô est très différent des autres sites de partage de fichiers vidéo en ce sens que les programmes les plus populaires sont ceux qui ont été produits et publiés par les utilisateurs eux-mêmes. En particulier les clips vidéo. Nicodô s'est imposé comme un lieu de création et d'expression très intéressant. En dehors de cela, il y a les émissions que nous produisons et diffusons en direct. Les invités politiques et les débats suscitent un réel intérêt tout comme les dessins animés. Les interventions d'Ozawa Ichirô ou même du Premier ministre KAN ont attiré plus de 50 000 personnes dès le départ.



Comment expliquez-vous ce succès au Japon ? Avez-vous des utilisateurs à l'étranger ?

S. S. : Je crois que la possibilité qu'ont les utilisateurs de commenter directement sur la vidéo diffusée contribue grandement au succès de Nico Nico. Par ailleurs, la mise en place de communautés de fans autour de créations produites par les utilisateurs eux-mêmes est aussi une bonne explication. Tout cela rend notre service unique en son genre. Pour ce qui est des utilisateurs étrangers, leur nombre est évidemment très faible par rapport à celui des Japonais. Mais nous participons à la Japan Expo en France, à l'Anime Expo de Los Angeles et nous renforçons notre présence à Taiwan. Une façon de gagner en notoriété, c'est certain.

Quelles sont les conditions nécessaires pour que Nico Nico Dôga s'imposent à l'étranger ?

S. S. : Je crois que ces conditions sont nombreuses et variées. C'est la raison pour laquelle nous avons organisé cette année notre grand événement live à Taiwan. C'est une première étape dans notre développement international. Je pense que ce type de rendez-vous a vécu. Voilà pourquoi, nous avons prévu d'organiser en 2012 un super événement où il y aura bien sûr de la musique, mais aussi des débats, des dessins animés, etc. Il s'agira de rassembler en un seul et même lieu tout ce qui fait Nicodô. Cela devrait se dérouler à Chiba, à l'est de Tôkyô.



Né en 1967, SUGIMOTO Seiji est entré chez Dwango en 2003 avant d'en devenir le PDG en 2005.

Pourriez-vous nous expliquer quel a été le rôle de Nicodô lors des événements du 11 mars ?

S. S. : Nous avons décidé de retransmettre les émissions spéciales que la chaîne publique NHK a diffusées ainsi que les conférences de presse des autorités afin que les personnes qui ne regardent pas la télévision puissent être informées. Nous avons aussi mis sur pied un espace d'information à partir d'une dizaine de sources différentes comprenant des contenus fournis par les utilisateurs eux-mêmes. Nous avons aussi diffusé l'intégralité des conférences de presse de Tepco, la société gérante de la centrale de Fukushima-Daiichi lors que les chaînes de télévision n'en montraient que quelques extraits. Nous avons ainsi permis aux gens d'avoir accès à l'information brute que les autres médias ne leur donnaient pas.

Avez-vous le sentiment que vous avez fait du mal à la télévision ?

S. S. : Je ne crois pas. Nous avons démontré qu'en tant que média sur Internet nous pouvions avoir un rôle complémentaire vis-à-vis des médias traditionnels comme la télévision ou la presse écrite.

Vous allez bientôt ouvrir un espace de musique live à Roppongi. Pourriez-vous nous en dire plus ?

S. S. : La retransmission de concerts a été l'une des premières activités de Nicodô. Notre nouvel espace NicoFarre servira principalement à cela. Nous y avons aussi installé des écrans sur lesquels on pourra lire en temps réel les commentaires des internautes qui suivront la retransmission. Une façon de mélanger l'émotion ressentie dans la salle avec celle des internautes. Une nouvelle expérience qui n'aurait pas pu voir le jour sans notre volonté d'y parvenir.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. B.

La MCJP participe à Japan Expo 12e impact ! Stand B.J.38


©Technistyle

Apprenons le japonais grâce à la culture pop !



Ludiques et instructifs, les deux sites internet de la Fondation du Japon vous permettent de découvrir à la fois la langue japonaise et le monde des mangas et des anime !

"Le japonais dans les anime et les mangas"
http://www.anime-manga.jp/french/
La version française de ce site vient tout juste d'être créée !

"Erin's challenge ! I can speak Japanese"
http://erin.ne.jp

Ecrivons en japonais !

Vous pourrez aussi expérimenter l'écriture du japonais à notre stand. Retrouvez-nous pour découvrir la langue japonaise en vous amusant !

Mini-exposition sur la culture japonaise

Cette petite exposition présente des jouets traditionnels du Japon et des mangas que vous pourrez lire librement.

Informations sur nos ateliers de langue

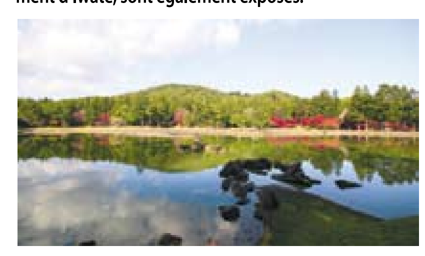
Présentation du nouveau manuel "Marugoto – Langue et culture japonaises" que nous utilisons et du "JF Standard for Japanese Language Education" avec lequel sont élaborés nos ateliers.

Exposition Hiraizumi

Temples, jardins et sites représentant la Terre pure bouddhiste

Du 24 juin au 30 juillet
Hall d'entrée / Entrée libre

Cette exposition de photographies présente les sites de Hiraizumi, situés dans la région du Tôhuku frappée par le grand séisme du 11 mars. Ces sites ont été inscrits en juin sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Des objets en laque, typiques du département d'Iwate, sont également exposés.



Expositions, spectacles, cinéma, conférences, cours, démonstrations, langue japonaise, bibliothèque…
Découvrez toute la programmation sur : www.mcjp.fr





Maison de la culture du Japon à Paris / Fondation du Japon
101 bis, quai Branly 75015 Paris
M° Bir-Hakeim | RER Champ de Mars

Informations : 01 44 37 95 01
Ouverture : du mardi au samedi 12h ~ 19h, nocturne le jeudi jusqu'à 20h
Fermé les dimanches, lundis et jours fériés



www.jpf.go.jp

LANGUE Refuser en japonais : tout un art

Comment, avec quelques mots et sans froisser son hôte, refuser du *nattô* au petit déjeuner.

> おいしいですよ。どうぞ、食(た)べてください。
> *Oishii desu yo. Dôzo, tabete kudasai.*
> C'est très bon. Allez-y, servez-vous.

C'est proposé si gentiment... Mais non. Il y a des choses qui ne peuvent pas passer, qu'on ne peut accepter. C'est physique, physiologique, organique, somatique : pour certains dont je suis, le *nattô* est un malentendu collectif, une illusion alimentaire. Il y a ceux qui adorent, et il y a ceux comme moi qui ne comprennent pas. Surtout au petit déjeuner. Le *nattô* ne se mange pas, du moins c'est ce qu'on peut penser rien qu'à l'odeur que cette préparation à base de graines de soja fermentées diffuse lorsqu'on la mélange.

> どうですか。おいしいですか。
> *Dô desu ka ? Oishii desu ka ?*
> Alors ? Vous trouvez ça bon ?

Comment répondre à une telle question ? Comment ne pas se dire qu'un mensonge ici condamnerait à l'impossible pour toute la suite de son séjour : devoir avaler sa portion de *nattô* tous les matins. Mais comment risquer de paraître désobligeant et d'offenser la maîtresse de maison qui s'est levée à 6h pour préparer le petit déjeuner de toute la famille ? Comment envisager de marquer le début de cette première journée au Japon en dénigrant l'un des symboles de son alimentation ? Terrible dilemme qu'il convient donc de devancer par un refus... Mais là encore, torture de l'esprit. Il ne faudrait pas vexer. Jouons-la simple mais poli :

> けっこうです。遠慮(えんりょ)します。
> *Kekkô desu. Enryo shimasu.*
> Non merci. Je préfère m'abstenir.

Et là, votre hôte se demande bien pourquoi et marque une certaine déception. Il convient alors de justifier votre refus en invoquant vos différences culturelles :

> フランス人(じん)の口(くち)には合(あ)わないようです。
> *Furansujin no kuchi ni wa awanai yô desu.*
> Je crois bien que ce n'est pas fait pour les Français.

Mais ça ne suffit pas toujours, car notre hôte sait que la France est le pays du fromage et peut à raison s'étonner qu'on ne supporte pas le *nattô* alors qu'on salive à la vue d'un bleu d'Auvergne. Soyons alors équitable et montrons que nous savons aussi snober notre propre culture :

> フランスでもチーズはあまり食(た)べませんので…
> *Furansu demo chîzu wa amari tabemasen no de...*
> Même en France, je ne mange pas beaucoup de fromage...

Il ne vous reste ensuite plus qu'à vous rattraper sur le poisson, la soupe de miso et les légumes macérés.

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

必(かなら)ず (kanarazu) : à coup sûr, immanquablement
納豆(なっとう)が大好(だいす)きで、毎朝(まいあさ)必(かなら)ず食(た)べます。
Nattô ga daisuki de, mai asa kanarazu tabemasu.
J'adore le nattô, j'en mange à coup sûr tous les matins.

PIPO AU JAPON

nouvelles saveurs









Quand le *yuzu* fait boom

Depuis quelques années, la cuisine japonaise intéresse non seulement les gastronomes avertis, mais aussi les chefs cuisiniers français qui n'hésitent plus à s'approprier certains ingrédients venus du Japon pour ajouter une touche originale à leur cuisine. Ce mélange donne souvent naissance à de très belles expériences gustatives. Parmi les produits en provenance de l'archipel qui ont conquis les professionnels, on peut citer le *yuzu*. Agrume de la famille du citrus, il est très apprécié au Japon pour son goût mandariné et moins amer que d'autres agrumes. Il se marie très bien à de nombreux plats et pas seulement des desserts. Il existe deux sortes de *yuzu*. La première est le *yuzu* issu des semis. Il est beaucoup plus rare, car il faut attendre près de vingt ans avant de récolter ses premiers fruits. Mais leur arôme est beaucoup plus puissant et leur saveur plus profonde. La deuxième est le *yuzu* greffé qui permet d'obtenir des fruits plus rapidement. En dépit d'une petite différence d'arôme, les deux *yuzu* devraient rapidement conquérir les cuisines françaises. Ainsi la prochaine fois que vous préparerez un magret de canard, pensez à y ajouter un filet de *yuzu*. Vous ne le regretterez pas et vous risquerez même de devenir dépendant au yuzu. Mais rassurez-vous, ce n'est pas dangereux.



www.nishikidori-market.com

RESTAURANT Bizan, c'est franchement Bizance

Pourquoi ne pas se faire plaisir en s'offrant l'une des meilleures tables japonaises de Paris ? On se le demande.

N'ayez pas peur. A la différence des autres restaurants japonais de la rue Sainte-Anne dont les façades sont ouvertes sur la rue et où l'on peut mesurer l'ambiance qui y règne, Bizan est d'apparence froid. Il a un côté intimidant qui doit parfois rebuter le client qui n'a jamais entendu parler de lui. Pourtant, il faut oser et ne pas se fier aux apparences. L'accueil y est chaleureux et les *irasshaimase* (bienvenue) fusent dès que la première porte (automatique) est franchie. ADACHI Masahiro, le maître sushi du restaurant, concentré sur son travail, lève le nez le temps de lancer un sourire au nouvel entrant. Le restaurant n'est pas grand, trois tables au rez-de-chaussée et le comptoir et quelques tables au premier étage, mais qu'importe. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans les assiettes, les bols et autres boîtes à bentô qui sont proposées le midi. Et du côté de tous ces récipients, il n'y a rien à redire. Chez Bizan, le poisson cru est roi. C'est ce qu'a voulu KURODA Toshirô quand il a repris cet établissement qui, jusqu'en juillet 2003, s'appelait Issé. Le restaurant était devenu l'une des références de la gastronomie japonaise à Paris. Il fallait donc que le nouveau propriétaire fasse appel à des pointures pour lui permettre de tenir la comparaison avec feu Issé. Après avoir travaillé avec SHINDÔ Kôji, M. KURODA a embauché en août 2010 ADACHI Masahiro, puis INOUE Takao, deux mois plus tard, pour assurer la direction gastronomique de ce temple de la cuisine nippone. Le premier a servi les plus grands, au premier rang desquels l'empereur Akihito tandis que le second a travaillé pendant des années dans les cuisines des ambassades japonaises à l'étranger où il devait satisfaire, on le sait, des "clients" très exigeants. Ce subtil mélange de deux expériences donne un résultat exceptionnel. Derrière son comptoir, M. ADACHI découpe le poisson avec une précision d'orfèvre alors que derrière ses fourneaux M. INOUE s'agite à préparer les plats qui accompagneront la symphonie de poissons crus. Malgré leurs références, les deux hommes partagent la même culture, celle de la simplicité et du travail bien fait. Les clients se régalent et savourent chaque bouchée. Mais cette qualité a un prix. Il faut compter 38 euros le menu au déjeuner, 65 euros et 95 euros le soir. A la carte, il vous en coûtera entre 55 et 75 euros. C'est vraiment la seule chose qui pourrait vous faire hésiter chez Bizan.


DR



GABRIEL BERNARD

PRATIQUE

S'Y RENDRE **56, rue Sainte-Anne 75002 Paris. Tél. 01 42 96 67 76 - 12h-14h et 19h-22h. Fermé le dimanche.**

ZOOM GOURMAND

LA RECETTE DE TAKAO, chef de Bizan

Flan à la japonaise
(Chawan mushi)

Pour les Japonais, l'œuf (*tamago*) est un ingrédient très important que l'on utilise dans de très nombreuses préparations. Dans bon nombre d'auberges traditionnelles, il n'est pas rare de trouver sur la table du petit déjeuner des œufs crus que les clients goberont ou qu'ils casseront sur le riz chaud qui leur est servi. Ils le dégusteront alors avec un filet de sauce de soja. Cela suppose bien sûr d'avoir des produits d'une extrême fraîcheur pour éviter les problèmes. On utilise les œufs battus pour le *tonkatsu* (voir *Zoom Japon* n°10, mai 2011) afin de bien fixer la chapelure, tandis que pour le *sukiyaki* (fondue au bœuf) dont les Japonais raffolent, on trempe les tranches de bœuf chaudes dans l'œuf cru avant de les manger. L'œuf est aussi souvent cuisiné à la vapeur, notamment lorsqu'ils entrent dans la préparation des *chawan mushi* (littéralement bol de thé à la vapeur) qui s'apparentent à un flan. Ce plat typiquement japonais se retrouve à la fois sur les tables des plus grands restaurants que sur celles de la maison tant il est apprécié et facile à préparer.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

1 petite aubergine
4 belles crevettes crues et décortiquées, mais en laissant la queue

4 œufs
1 pincée de sel
10 petites louches de dashi
2 cl de mirin
4 cl de sauce de soja
16 g de gélatine (en feuille)

1 poignée de fèves, écossées

PRÉPARATION

1 - Passer l'aubergine sur une petite flamme de façon à pouvoir lui retirer sa peau. **2** - Couper l'aubergine en deux. Couper chaque moitié en petits morceaux de 2 cm environ. **3** - Ouvrir les crevettes par le centre en partant de la queue. **4** - Plier les crevettes de façon à ce qu'elles tiennent debout. **5** - Les passer à l'eau chaude salée pendant 15 secondes. **6** - Dans un grand bol, casser les 4 œufs. **7** - Ajouter deux petites louches de dashi. **8** - Mélanger pour obtenir une belle couleur jaune unie, puis ajouter quatre petites louches de dashi avant de bien mélanger à nouveau. **9** - Passer le mélange au chinois. **10** - Mettre à chauffer de l'eau dans un cuiseur vapeur. **11** - Déposer au fond de quatre verres résistant à la chaleur trois morceaux d'aubergine. Les recouvrir avec le mélange œufs-dashi avant de placer la crevette, en s'arrangeant pour laisser dépasser la queue. **12** - Placer les quatre verres dans le bac vapeur et les laisser pendant 8 à 10 mn à petit feu. **13** - Pendant ce temps, mélanger quatre petites louches de dashi avec le mirin, la sauce de soja et la pincée de sel. Ajouter les feuilles de gélatine. **14** - Vérifier la cuisson des flans. Ils doivent être fermes mais pas trop. Les sortir du bac vapeur et les laisser refroidir 20 à 30 mn en fonction de la température ambiante. **15** - Une fois refroidis, placer dans chacun des verres quelques fèves cuites que l'on recouvre du mélange à la gélatine. **16** - Mettre au frigo et servir bien frais.





Construit en 1911, Nihonbashi, version moderne, est aujourd'hui à moitié caché par une autoroute aérienne.

DESTINATION **Nihonbashi, l'âme d'Edo**

Cela fait cent ans que le plus célèbre pont du Japon a été reconstruit en pierre. L'occasion de découvrir le quartier qui porte son nom.

Le visiteur, qui arrive pour la première fois à Tôkyô pour peu qu'il ait pris une des nombreuses navettes qui relient l'aéroport de Narita au centre de la capitale, a l'impression que les routes sont en suspension en raison du réseau assez dense d'autoroutes qui la traverse. Il finit même par oublier qu'il y a sous ses enchevêtrements de béton et d'acier des ouvrages d'art bien plus beaux et chargés d'histoire. Construites au début des années 1960 pour faciliter la circulation dans la ville qui allait accueillir en 1964 les Jeux olympiques, les autoroutes aériennes ont certes rendu service, mais elles ont dénaturé certains endroits de la capitale, comme Nihonbashi, littéralement le "pont du Japon", qui symbolise comme le pont Mirabeau à Paris un certain esprit de la cité. L'écrivain Kaikô Takeshi avait publié à cette époque un texte à charge contre les initiateurs des projets autoroutiers. *"Est-ce que les gens qui traversent aujourd'hui Nihonbashi ont un sentiment de liberté ? Il n'y a plus ni ciel ni eau. A la place, il y a ces autoroutes et leurs ossatures d'acier d'où dégringolent des poussières noires"*, écrivait-il. Ce sentiment est partagé par de nombreux habitants du quartier qui, depuis quelques années, se mobilisent pour lui rendre son lustre d'antan et surtout redonner à cet endroit son âme. Le Français Noël Nouët, dans son ouvrage *Tôkyô vue par un étranger* paru en 1934 dans lequel il dressait un portrait de la capitale japonaise en 50 dessins, rappelait que *"Nihonbashi étai très populaire à Edo et bien des estampes le représentent avec la foule pittoresque qui s'y pressait"*. L'engouement pour ce lieu était dû en grande partie au fait que l'ouvrage servait de point de départ pour les grandes routes

du pays. Aujourd'hui encore, une plaque rappelle que les distances étaient calculées à partir de ce lieu comme Notre-Dame à Paris. Nihonbashi était le cœur commercial d'Edo. C'est là que vivaient les marchands les plus riches et que les grandes enseignes comme Mitsui ou Daimaru ont prospéré. Pour illustrer le poids important de ce quartier, il faut rappeler qu'il a, en 1896, accueilli le premier bâtiment de taille imposante et de style occidental conçu et construit par des Japonais. Il s'agissait de la Banque du Japon. Centre financier du pays, le quartier attirait les investisseurs et les entreprises qui voulaient profiter de cette richesse.

Une promenade dans le quartier permet de découvrir encore quelques traces de ces bâtiments. Celui de la Banque du Japon est ouvert au public. Le visiteur peut ainsi prendre la mesure du travail accompli par l'architecte TATSUNO Kingo largement influencé par les constructions britanniques. Non loin de là, on trouve également les beaux restes de l'empire Mitsui, notamment le bâtiment principal (*Mitsui honkan*) qui fut en 1929, six ans après le terrible séisme qui ravagea Tôkyô, le premier à utiliser les techniques de pointe venues des Etats-Unis dans le domaine du béton. Ce premier immeuble de bureaux en impose encore et rappelle que la famille MITSUI était l'une des plus opulentes de l'archipel. Elle a accumulé de nombreux trésors que le musée Mitsui (*Mitsui kinen bijutsukan*) met en valeur à quelques pas de ce bâtiment aux formes classiques qui a bien résisté à l'usure du temps.

Ce n'est pas le cas du pont lui-même. Nihonbashi a initialement été construit en 1603, au début de la domination des TOKUGAWA sur le pays. *"Nihonbashi, c'est le poumon d'Edo. C'est là que se rassemblent les gens venus de toutes les régions du pays. Que l'on jette un regard à droite ou à gauche, tout ce qui l'entoure suscite l'émerveillement"*, écrivait-on à l'époque. Edo était alors l'une des cités les plus dynamiques de la planète et pour en prendre conscience, il fallait emprunter ce pont et ensuite traverser le quartier marchand toujours achalandé. Chaque année, lorsque le représentant de la Hollande, qui était le seul pays étranger autorisé à avoir un contact avec le Japon, faisait le voyage depuis Nagasaki, il devait passer par cette structure en bois qui a disparu. Aujourd'hui, le "pont du Japon", dans sa forme originale en bois, est visible à Kyôto. Pour les besoins des très nombreux films en costumes (*jidaigeki*) qui se déroulent souvent à l'époque d'Edo (1603-1868), les studios de la Tôei implantés dans l'ancienne capitale impériale ont construit une réplique que l'on peut fouler lorsqu'on se rend là-bas depuis qu'une partie des studios a été transformée en parc de loisirs (*eiga mura*). A Tokyo, le bois a été remplacé par la pierre. L'actuel Nihonbashi a été inauguré en 1911. Même s'il n'est pas aussi majestueux que certains ponts parisiens, il vient rappeler que Tôkyô est une ville d'eau.



Si le "pont du Japon" n'enjambe pas la fameuse rivière Sumida, mais la rivière Nihonbashi, il met en lumière l'importance de l'eau dans l'histoire de la ville. Point de départ des cinq principales routes du Japon, dont le fameux Tôkaidô à destination de Kyôto, Nihonbashi était aussi le centre du commerce maritime. Rappelons que la géographie du Japon (présence de nombreuses montagnes) n'a pas permis le développement de grandes routes commerciales terrestres. L'essentiel des échanges commerciaux dans l'archipel se faisait par cabotage. Dès lors que les commerçants avaient établi leurs entrepôts et boutiques à proximité de Nihonbashi, l'activité navale y était très importante. Il faut ajouter également que le marché aux poissons de Nihonbashi a longtemps été une référence dans le pays.

Désormais il faut se pencher pour voir que la rivière Nihonbashi est encore là. Les énormes colonnes des autoroutes ont remplacé les bateaux et il est difficile de mesurer à quel point l'eau a joué un rôle crucial dans l'émergence du quartier.

Néanmoins, ce bastion commercial conserve des traces de son intense activité économique au travers de boutiques qui, pour certaines d'entre elles, ont plus de trois siècles d'existence. C'est le cas notamment de Kanmo fondé en 1688. Située à 5 mn à pied du pont derrière le grand magasin Mitsukoshi, cette maison doit son extraordinaire longévité au ***hanpen*** sa spécialité à base de poisson. Il s'agit de requin haché cuit à la vapeur dont la recette qui est utilisée de nos jours est celle qui, au XVIIème siècle, a fait sa réputation. Kanmo est un héritage de l'époque où le marché aux poissons de Nihonbashi était connu dans tout le pays. Dans la boutique, on affiche fièrement ce lien avec la culture d'Edo. A proximité du "pont du Japon", Eitarô, dont les pâtisseries japonaises sont réputées dans tout le pays, existe depuis 1857. Un autre magasin est aussi fier de son histoire ancienne. Il s'agit de Haibara dont la spécialité est le papier japonais. Il n'est pas difficile à trouver. A partir de Nihonbashi, il faut se diriger vers le sud et prendre la quatrième rue sur la gauche. Si vous êtes en métro, empruntez la sortie B8, la ▶

boutique est à une vingtaine de mètres. Vous y trouverez toutes sortes de papiers avec des motifs très divers. Ces derniers mois, Haibara a remis au goût du jour les décors de la fin du XIXème et du début du XXème siècle qui raviront vos amis. A trois minutes de là, pour rester dans l'univers du papier, une petite visite au musée du cerf-volant (*Tako no hakubutsukan*) s'impose. Situé au quatrième étage de l'immeuble Taimeiken, ce petit espace présente de magnifiques pièces que l'on dévore des yeux.

Un autre musée situé au sud du pont vaut aussi le détour. Il s'agit du musée Bridgestone. Disposant d'une collection honnête d'œuvres impressionnistes et post-impressionnistes (Monet, Renoir, Picasso), il possède également de nombreux tableaux de peintres japonais modernes dont on appréciera la mise en valeur.

Nihonbashi réserve encore bien d'autres surprises au visiteur qui prend le temps de s'y promener. Il ne reste plus qu'à éliminer les autoroutes qui ont dénaturé le lieu. En décembre 2005, KOIZUMI Junichirô, alors Premier ministre du Japon, avait exprimé son désir de les faire disparaître et de rendre à Nihonbashi son lustre d'antan. L'homme a quitté le pouvoir, mais l'idée est restée. Depuis, des associations se battent pour redonner sa flamboyance à un quartier imprégné par l'âme d'Edo.

ODAIRA NAMIHEI

PRATIQUE

POUR S'Y RENDRE Trois lignes de métro déservent la station Nihonbashi (Ligne Ginza, ligne Asakusa et ligne Tôzai). Il est donc très facile de s'y rendre. Compter 18 minutes par exemple au départ de Shibuya. La sortie la plus proche du pont est la B11. Il vous faudra 2 minutes pour atteindre le fameux endroit. Si vous êtes à la gare de Tôkyô, comptez 10 minutes à pied à partir de la sortie nord de Yaesu.

INTERVIEW

YAMAMASU Katsuya, l'enfant d'Edo

Vous dirigez le Comité pour la renaissance de Nihonbashi. Vous avez mis sur pied un projet de redynamisation du quartier à l'occasion de l'anniversaire du pont. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur les motivations de votre comité ?

YAMAMASU Katsuya : Notre association mène depuis plusieurs années des opérations qui visent à rappeler la place centrale que le quartier de Nihonbashi a occupé dans l'histoire de la ville depuis 1603, date de sa première construction. Comme vous le savez, ce quartier a été le centre commercial d'Edo et nous souhaitons en partenariat avec les entreprises encore présentes faire en sorte de lui redonner son lustre. Dois-je aussi vous rappeler que de nombreuses estampes sur lesquelles est représenté le quartier ont été exposées en France. En nous appuyant sur l'héritage de ce lieu unique dont l'importance culturelle et historique n'est plus à prouver, nous avons dans l'idée de le promouvoir avec ce qu'il en reste, ce qui peut être relancé et ce qui peut être inventé.

Quels sont les principaux charmes de ce quartier ?

Y. K. : Nous vivons aujourd'hui dans un monde de plus en plus globalisé. Cependant, en dépit de cette réalité, le quartier de Nihonbashi dispose d'une variété de particularités comme sa culture culinaire et son histoire qui lui permettent de d'offrir un visage qui n'a rien de lisse. Je crois que cette diversité est de nature à attirer un public curieux et désireux de s'imprégner d'une tradition forte.



Sa carrière au sein du groupe Mitsui solidement implanté à Nihonbashi a permis à YAMAMASU Katsuya de s'investir dans la promotion de son quartier d'adoption.

Dans l'histoire d'Edo, Nihonbashi a joué un rôle très important. Comment ce quartier s'inscrit-il désormais dans l'histoire de Tôkyô ?

Y. K. : Je pense qu'à l'époque d'Edo, il y avait le souci de faire en sorte que le développement de la cité se fasse en harmonie avec la nature. En tant que quartier qui revendique son héritage culturel d'Edo, je crois que nous pouvons contribuer à bâtir une "éco-cité". Il y a quelques années, on a découvert à Berlin le *Kidai Shôran*, un rouleau qui décrit de façon extrêmement détaillée la vie à Edo au début du XIXème siècle, en particulier le quartier de Nihonbashi. On y découvre de façon très claire cette harmonie que j'évoquais. Si notre quartier retrouve son dynamisme d'antan, il est en mesure de de donner un élan à la construction d'une ville qui saura accorder plus de place à la nature.

Si vous aviez un restaurant à recommander à un touriste français, quel serait-il ?

Y. K. : Dans le seul quartier de Nihonbashi, on recense plus de 200 commerces qui ont plus d'un siècle d'existence. Je pense que c'est un chiffre inégalé dans le monde. Chacun d'entre eux a sa particularité qui explique sa longévité et l'intérêt de s'y rendre. Néanmoins, pour répondre à votre question, je citerais le Kappô Toyoda fondé en 1863 qui sert une excellente cuisine.

Et si vous deviez conseiller une boutique ?

Y. K. : C'est une question difficile compte tenu de la grande variété des magasins et des goûts tout aussi variés des touristes étrangers. Mais je ne vais pas me défiler. Je sais que les couteaux japonais sont réputés dans le monde. Il se trouve que la coutellerie Kiya fondée en 1792 se situe à moins de 5 minutes de Nihonbashi. Non loin de là, les amateurs de papier japonais trouveront leur bonheur chez Ozu washi qui a plus de 350 ans d'histoire et dont le réalisateur OZU Yasujirô était un des descendants. Créée en 1699, Ninben est une boutique très réputée pour sa bonite séchée (*katsuobushi*). Elle vient de s'installer dans le nouveau centre commercial Coredo. Enfin, pour citer un commerce plus jeune, Yamamoto Noriten qui a été fondé en 1849. Ses produits à base d'algues sont parmi les plus fameux du pays.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

ESCAPADE Si loin et si proche de Tôkyô

A moins d'une heure de la capitale, Kamakura ne manque pas de charme et saura vous faire oublier la grande ville.

Quitter Tôkyô où la chaleur est étouffante en cette période est sans doute une bonne idée. C'est d'autant plus vrai cette année que, suite à l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi, la climatisation est réduite à sa plus simple expression [voir *Zoom Japon* n°11, juin 2011]. Quitter la capitale pour une autre capitale, plus ancienne, telle est l'idée. Je ne parle pas de Kyôto qui ne manque pas de charme, mais de Kamakura qui devint la capitale de Minamoto no Yoritomo en 1192 et donna son nom à la période historique qui s'étend de 1192 à 1333. Située à moins d'une heure de train (ligne JR Yokosuka) de Tôkyô, cette cité de 174 000 âmes présente bien des avantages pour le voyageur en quête d'un peu de fraîcheur que la mer, les forêts et les nombreux édifices religieux rassemblés dans ce même lieu pourront lui apporter. A une époque militairement agitée, Kamakura devient, à partir du XIIème siècle, un des hauts lieux du bouddhisme zen, ce qui explique la présence de plus de soixante temples. On trouve également près d'une vingtaine de sanctuaires shintoïstes, ce qui signifie que le programme des visites sera chargé. Voilà pourquoi, je recommande de passer au moins deux jours sur place sinon trois si l'on veut également profiter du front de mer dans la baie de Sagami que les Japonais aiment tant et dont les couchers de soleil sont mémorables.

Comme il se doit au Japon, Kamakura ne déroge pas à la règle, la visite s'organise à partir de la gare (ou des gares). Si l'on souhaite être efficace et profiter au maximum de la concentration des transports en commun, il convient de descendre à la gare de Kamakura (*Kamakura eki*) qui est aussi le terminus de la ligne Enoden dont une grande partie du parcours longe la côte. Plusieurs bus partent également de cette gare et desservent les principaux sites touristiques. Toutefois, si l'on a choisi d'arriver tôt et l'on dispose d'assez de temps, il est bien plus agréable de partir à la découverte des richesses de cette ville en descendant à Kita-Kamakura (*Kita-Kamakura eki*), la gare qui précède celle de Kamakura. De là, on peut entreprendre une belle balade qui va nous mener vers les joyaux architecturaux et historiques de l'ancienne capitale. Première étape de la promenade : le temple Engaku (*Engaku-ji*) qui se trouve à deux minutes de la gare. Fondé en 1282 en hommage aux Japonais et Mongols morts lors des deux tentatives avortées d'invasion de l'archipel par les Mongols, le site est entouré d'arbres, ce qui rend la visite très agréable l'été. Au printemps, les cerisiers en fleurs attirent beaucoup de visiteurs tout comme en automne au moment où les érables prennent ces tons rougeoyants qui nous fascinent tant. La porte San-mon, qui a inspiré le romancier NATSUME Sôseki pour son roman *La Porte* [trad. de Raymond Martinie, éditions Sillage, 2010], est le seul vestige rapelant la grandeur du site qui abrite également deux trésors nationaux : la grande cloche de 1301 et le pavillon des reliques (*Shari-den*). La visite du temple d'Engaku peut s'achever à la maison de ▶



Gabriel Bernard

Les Japonais adorent les trains. La ligne Enoden qui relie Kamakura à Fujisawa est particulièrement appréciée.



atsuatsu®
Hall 5b
Hall 6
Hall 5a
Entrée
Soupe miso
Calpis
takoyaki
mochi Ice Cream
Envie de manger japonais autrement?
donburi
Ananas frais
okonomiyaki
Evenement
Retrouvez nous pour la 3eme saison
sur 2 stands
a la Japon Expo
du 30 juin 2011
au 03 juillet 2011
Salades
www.atsuatsu.fr

thé Benten-dô où l'on savourera un délicieux *macha* (600 yens), en contemplant la nature située en contrebas. Ensuite, on prendra la direction du temple de Kenchô (*Kenchô-ji*) situé à environ 15 minutes à pied. Premier temple zen du pays fondé en 1253, il est le plus beau des quatre autres implantés dans la ville. Sa salle du Bouddha (*Butsu-den*) et son dragon dans les nuages (*Unryû*) peint, dans les années 1920, au plafond du hall des cérémonies publiques (*Hattô*) valent le déplacement. Après ce magnifique site, une petite marche de dix minutes nous conduit jusqu'à Tsurugaoka Hachiman-gû, le principal sanctuaire shintoïste de Kamakura érigé au cœur de la cité en 1180. Très différent des temples visités précédemment, ce sanctuaire constitue une belle conclusion pour la première journée à Kamakura. Même si la balade à l'ombre des arbres n'a pas été trop éprouvante, la chaleur se fait tout de même sentir



Le grand Bouddha (Daibutsu) du Kôtoku-in est une des grandes attractions de Kamakura.

de même que la faim. Puisque vous êtes désormais à proximité de la gare de Kamakura, vous trouverez aisément de quoi vous restaurer. Vous avez ensuite la possibilité de repartir vers Tôkyô par l'un des nombreux trains de la ligne JR Yokosuka ou bien de prolonger le plaisir en empruntant la fameuse ligne Enoden qui relie Kamakura à Fujisawa en une trentaine de minutes dont une partie du trajet longe la magnifique côte. Plus proche du tram que du train proprement dit, la ligne Enoden a été ouverte en 1902. C'est la troisième plus ancienne ligne de train encore en service dans l'archipel. De très nombreux amoureux des trains viennent spécialement à Kamakura pour photographier les voitures dont la couleur jaune pâle et verte est connue de tous dans le pays. Pour 580 yens, vous pouvez bénéficier d'un billet à la journée qui permet de descendre et reprendre le train à tout moment pour profiter des

Gabriel Bernard



nombreuses attractions à proximité des gares de la ligne. Si l'on veut garder le rythme des visites, on peut choisir de se rendre au Kôtoku-in où se trouve l'imposante statue de Bouddha (*Daibutsu*). Situé à une dizaine de minutes de la gare de Hase, ce site vaut essentiellement le déplacement pour cette statue en bronze de 13,35 m de haut et d'un poids 121 tonnes qui trône en plein air. Inspiré par le grand Bouddha du Tôdai-ji de Nara, celui de Kamakura est plus petit, mais à la réputation d'être plus beau. En tout cas, difficile de faire l'économie d'un passage devant cette magnifique sculpture comme il serait presque inconvenant de ne pas se rendre ensuite au temple de Hase (*Hase-dera*) situé à environ cinq minutes du Kôtoku-in. Ce magnifique endroit mérite de s'y arrêter un bon moment afin de profiter de toutes ses richesses. La plus célèbre d'entre elles est une sculpture de Kannon, la déesse du pardon, à onze têtes située dans le Kannon-dô qui dispose aussi d'une terrasse d'observation donnant sur la baie de Sagami. A droite, dans le pavillon Amida-dô, vous trouverez la statue en or de Yakuyoke qui protège des esprits malins. En automne, la visite de ce temple est particulièrement agréable au moment où les arbres changent de couleur. En été, ce sont les hortensias qui dominent. Tout autour du temple de Hase, des centaines d'hortensias font apparaître des touches de rose, pourpre et blanc sur le chemin qui mène au temple de Goryô (*Goryô jinja*), au Jôju-in et au temple de Gokuraku (*Gokuraku-ji*) d'où vous pourrez reprendre la ligne Enoden.

A partir de cet instant, vous pourrez oublier les temples et autres sanctuaires pour vous concentrer sur la mer et la silhouette d'Enoshima qui se détache à l'horizon. Bon nombre de Japonais s'arrêtent à la gare de d'Inamuragasaki (*Inamuragasaki eki*) ou Kamakura Kôkômae (*Kamakura Kôkômae eki*). De très nombreux films ou téléfilms y ont été tournés, mais surtout ces deux endroits permettent de magnifiques prises de vue notamment au moment où le soleil se couche. Les jeunes couples adorent ces lieux où l'on trouve de nombreux restaurants avec terrasse. Mais ne vous attendez pas à de la haute gastronomie. Cela dit, un inoubliable coucher de soleil vaut parfois un dîner de qualité moyenne. Juste à la sortie de la gare de Shichirigahama (*Shichirigahama eki*) qui se trouve entre celles d'Inamuragasaki et Kamakura Kôkômae, le restaurant Amalfi della Sera dont le nom et l'architecture rappellent davantage l'Italie que le Japon sert une bonne cuisine méditerranéenne. Cependant, sa célèbre terrasse est souvent prise d'assaut. On peut poursuivre jusqu'à la gare d'Enoshima



DR

Au temple d'Engaku, prenez le temps de savourer une pâtisserie japonaise et un thé glacé.

(*Enoshima eki*) pour une balade à pied sur Enoshima au crépuscule. Que vous ayez passé une seule journée ou que vous soyez resté plus longtemps, Kamakura aura réussi à vous faire oublier Tôkyô et sa chaleur. Vous aurez fait le plein de belles images et de souvenirs à partager avec vos amis.

GABRIEL BERNARD

PRATIQUE

POUR S'Y RENDRE Au départ de Tôkyô, la ligne JR Yokosuka jusqu'à Kita-Kamakura (780 yens) ou Kamakura (890 yens). Au départ de Shinjuku, prenez la JR Shônan Shinjuku Line (890 yens). POUR Y DORMIR Le Kaihinsô Kamakura est un bel hôtel des années 1920 à deux pas de la gare de Yuigahama (Yuigahama eki). A partir de 18 900 yens en demi-pension. www.kaihinso.jp



BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous et rejoignez le *Club ZOOM* en retournant ce bulletin à : Editions ILYFUNET, 12 rue de Nancy, 75010 Paris

1 an (10 numéros) **28€** (étranger : 56€)

ZOOM JAPON ne sort ni le 1er août, ni le 1er janvier.

NOM : ________ Prénom : ________
Adresse : ________
CP : ________ Ville : ________
E-mail : ________
Abonnement à partir du numéro : ________

❏ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre des *Editions Ilyfunet*
❏ Je règle par carte bancaire n° :

Expire fin
Cryptogramme

ZOOM JAPON

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info

ZOOM JAPON

Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France

Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Alissa Descotes-Toyosaki, Ritsuko Koga, Aurélie Boissière, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).

Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi, Rié Tanaka.

Responsable de la publication : Dan Béraud

ANNIVERSARY 20th SONIC THE HEDGEHOG™

© SEGA

IRRÉSISTIBLE
DEPUIS 20 ANS

DÉMO GRATUITE EXCLUSIVE !

TÉLÉCHARGEZ LA DÉMO DE **SONIC GENERATIONS**
SUR PLAYSTATION NETWORK ET XBOX LIVE.
ELLE NE SERA EN LIGNE QUE 20 JOURS. NE TARDEZ PAS !

SONIC GENERATIONS™

Japan Expo

Venez fêter l'anniversaire de Sonic sur le stand SEGA (Hall 6) à Japan Expo du 30 juin au 3 juillet !



XBOX 360 XBOX LIVE PS3 PlayStation 3 PlayStation Network



www.sega.fr